

# Les «gothiques documentaires»: un carrefour dans l'histoire de l'écriture latine

par

MARC H. SMITH

«Quand donc enfin, au lieu de piétiner dans l'écriture livresque, les paléographes voudront-ils étudier avec autant de persévérance l'écriture des chartes<sup>\*1</sup>?» On aura peut-être reconnu ce *quousque tandem*, inspiré à Charles Higounet par l'événement que nous fêtons aujourd'hui, le colloque de 1953 sur la *Nomenclature des écritures livresques*. On pourrait occuper une grande partie de ce rapport à citer les constats semblables exprimés depuis cinquante ans et plus, que ce soit sous la forme du reproche exaspéré, du regret fataliste, de l'observation indifférente ou, plus rarement, de la déclaration programmatique. Selon l'image récurrente chez plusieurs paléographes allemands, les écritures de la fin du Moyen Age, et particulièrement les documentaires, sont restées l'enfant mal aimé de la famille, celui que la paléographie traite en marâtre, *stiefmütterlich*<sup>2</sup>. Cette antienne sans cesse répétée laisse deviner d'emblée les difficultés que l'on rencontrera à vouloir dessiner cinquante ans de progrès de la recherche.

---

\* Les références abrégées renvoient à la bibliographie méthodique en appendice, avec indication des subdivisions de celle-ci.

<sup>1</sup> C. HIGOUNET, Compte rendu de *Nomenclature* [3.7], in: *Annales du Midi* 67 (1955) p. 292, cité par STIENNON, *L'écriture diplomatique* [2.6.3] p. 17.

<sup>2</sup> Par exemple HEINEMEYER, *Studien* [2.1.1] p. 54; FOERSTER, *Abriß* [2.1.1] p. 196 appelle même «Stiefkind» toute l'écriture gothique.

## 1. Aperçu préliminaire

### 1.1 Définitions

Traçons d'abord les limites de notre propos – et que Jean Mallon nous pardonne de commencer encore une fois par nous partager la tunique sans couture<sup>3</sup>. Qu'entendons-nous par écritures gothiques documentaires?

Le mot «gothique» est encore moins justifié ici que pour les variétés employées dans les livres. Il s'agit d'écritures qui se sont développées à la même époque, dans la même civilisation, mais pour d'autres usages et selon d'autres voies, en sorte qu'elles ne répondent que partiellement aux caractères structurels qui définissent habituellement l'écriture gothique (comme les règles de Meyer et de Zamponi<sup>4</sup>). Elles se conforment encore moins nettement aux critères par lesquels on a voulu la rapprocher du style ou même de la *forma mentis* du temps: la verticalité, la brisure, une structure fractionnée faite d'éléments minimaux en antithèse<sup>5</sup>. Les écritures documentaires répondent même à des tendances inverses, qui les poussent à limiter toujours plus les levers de plume. Ce phénomène, la «cursivité», est lié à une accélération du geste graphique dont il est inutile de rappeler ici le contexte historique. Il faut seulement répéter que les écritures documentaires et livresques de la fin du Moyen Age, cursives ou non, ne sauraient être considérées, contrairement à l'illusion des contemporains eux-mêmes, comme deux faces d'une même écriture, mais bien comme deux filons devenus essentiellement indépendants<sup>6</sup> – en dépit même des échanges toujours possibles, et du fait que l'écriture livresque subsistera encore longtemps dans certains documents, tandis que la documentaire, en retour, envahira bientôt les livres. Admettons donc, provisoirement, l'utilité d'en traiter séparément.

Où commencer? Quand et comment a eu lieu la dissociation? Globalement, le filon documentaire de la fin du Moyen Age est issu des minuscules diplomatiques et/ou notariales, qui au XII<sup>e</sup> siècle n'étaient plus qu'un travestissement plus ou moins élaboré de la minuscule des livres, et qui sui-

<sup>3</sup> En dernier lieu, MALLON, Qu'est-ce que la paléographie? [3.1].

<sup>4</sup> Pour mémoire, S. ZAMPONI, *Elisione e sovrapposizione nella «littera textualis»*, in: *Scrittura e civiltà* 12 (1988) p. 135–176.

<sup>5</sup> Surtout FICHTENAU, *Mensch und Schrift* [3.1] p. 186 sqq.; MARICHAL, *L'écriture latine* [3.1] p. 233–243.

<sup>6</sup> CENCETTI, *Paleografia latina* [2.4.1] p. 133; CASAMASSIMA, *Tradizione* [3.4] p. 17.

vaient donc la même pente vers la gothicisation. Cette évolution commune, inévitable à partir du moment où l'écriture des scriptoria avait constitué le seul modèle, l'écriture «normale» de la chrétienté latine, devait finir par éclater: l'évolution des livres vers l'écriture gothique, avec les contraintes imposées à son *ductus*, avec ses formes progressivement adaptées à des modes spécifiques de lecture, de production, de mise en page, allait à l'encontre des besoins de la «pratique», variés et non moins spécifiques. La différence entre livres et documents n'avait affecté jusque-là que la superstructure de l'écriture au sens littéral, les excroissances ornementales; désormais, au-delà des différences croissantes de morphologie et de style, elle va toucher les structures mêmes.

Indiquer un commencement, c'est donc chercher à fixer l'origine presque insensible d'un phénomène voué à prendre une ampleur croissante dans la très longue durée – puisque le XXI<sup>e</sup> siècle sera peut-être le premier à le voir décroître. Les premières traces d'un mode nouveau d'écriture apparaissent à des dates fort différentes à travers l'Europe, entre le début du XII<sup>e</sup> siècle et le XIII<sup>e</sup> avancé. À défaut d'une limite chronologique unique, il s'agira donc ici de l'ensemble des écritures documentaires de l'époque dite gothique, au fur et à mesure qu'elles se sont différenciées de la minuscule diplomatique à base caroline. Pour ne pas multiplier les périphrases ou les synonymes incertains, je les appellerai de manière générale, quoique peu satisfaisante, les gothiques documentaires.

Quant à la borne finale, il ne devrait y avoir aucune raison de nous limiter au Moyen Âge: ni le retour des humanistes à la *littera antiqua* ni l'imprimerie n'ont mis fin au développement des cursives gothiques. Celles-ci poursuivent leur carrière en Italie même, rhabillées à la dernière mode, jusque dans la cursive «italique»; dans d'autres pays, elles subissent une hybridation progressive. En France, avec la «ronde», plus encore en Angleterre, avec les *special set hands*<sup>7</sup>, et dans la chancellerie pontificale, avec la *bollicata*<sup>8</sup>, quelques élaborations calligraphiques prolongeront jusqu'aux XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles des canons gothiques parfois caricaturaux. En Allemagne, c'est une évolution sans aucune solution de continuité, jusqu'à la suppression paradoxale de la *deutsche Schrift* par Hitler<sup>9</sup>. Je renonce malgré moi à traiter de ces développements modernes, en partie pour faire

<sup>7</sup> Voir notamment HECTOR, The handwriting [2.7].

<sup>8</sup> FRENZ, *Littera sancti Petri* [2.4.5].

<sup>9</sup> P. RÜCK, Die Sprache der Schrift. Zur Geschichte des Frakturverbots von 1941, in: *Homo scribens* (1993) p. 231–272, rééd. in: ID., *Fachgebiet Historische Hilfswissenschaften* [3.1] p. 141–158.

court mais aussi parce que, dans un inventaire de l'activité de recherche, on pourrait seulement constater que les écritures les plus tardives ont été les plus ignorées<sup>10</sup>.

## 1.2 Une synthèse pionnière: Cencetti

Un bilan paléographique du dernier demi-siècle se justifie non seulement par l'anniversaire de la fondation du CIPL mais peut-être plus encore par la parution en 1954 du traité fondamental de Giorgio Cencetti. Modestement intitulé *Lineamenti di storia della scrittura latina*, et conçu comme un simple manuel universitaire, on sait qu'il est devenu au fil de l'écriture la synthèse la plus ambitieuse et la plus complète à ce jour de toute l'écriture latine<sup>11</sup>. Un nouveau bilan aujourd'hui, c'est donc la comparaison avec l'état des connaissances et des problèmes réuni par Cencetti; comparaison facilitée entre autres par la réédition de son livre en 1997 avec un ample supplément bibliographique<sup>12</sup>.

Dans le domaine documentaire, la référence à Cencetti est d'autant plus indispensable qu'il s'y est avancé en pionnier: le premier, et à ce jour le dernier, il a tenté en plus de trente pages un tableau européen du renouveau des écritures documentaires à l'époque gothique, sans compter leurs prolongements modernes. Par comparaison, le manuel de Giulio Battelli, réédité peu avant et encore récemment<sup>13</sup>, consacrait à la «minuscule gothique cursive» deux pages de texte et quatre petites illustrations. Cencetti était bien conscient des limites de son coup d'essai: il ne pouvait s'appuyer que sur de rares manuels nationaux, essentiellement pratiques, la plupart vieux de quelques dizaines d'années<sup>14</sup>.

Il a donc procédé par observation directe des fac-similés à sa disposition: pour l'Europe en général et l'Allemagne en particulier, l'inépuisable recueil de Steffens<sup>15</sup>; pour l'Italie, outre les originaux et les travaux spéciaux sur la chancellerie pontificale, le recueil de Federici<sup>16</sup>; pour la France, les planches

<sup>10</sup> On trouvera cependant les références principales dans la bibliographie, sections [2.1.3] et [2.6.2].

<sup>11</sup> CENCETTI, *Lineamenti* [2.4.1] p. 222–254.

<sup>12</sup> En même temps que la traduction italienne avec mise à jour de BOYLE, *Medieval Latin palaeography* [1].

<sup>13</sup> BATTELLI, *Lezioni* [2.4.1] (éd. de 1949) p. 230–234.

<sup>14</sup> Encore n'avait-il peut-être pas à Bologne tous les livres utiles, et il ne paraît pas avoir utilisé les rares études plus précises déjà parues sur les documents anglais ou allemands.

<sup>15</sup> STEFFENS, *Lateinische Paläographie* [2.1.1].

<sup>16</sup> FEDERICI, *La scrittura* [2.4.1]

des manuels de Prou et de Bouïard<sup>17</sup>; pour l'Angleterre, l'énorme collection formée par la Palaeographical Society et la New Palaeographical Society<sup>18</sup>; pour l'Espagne, García et Millares<sup>19</sup>. Pour réunir la totalité de la documentation existante à cette date, il lui aurait suffi d'ajouter quelques travaux et recueils nationaux ou locaux d'importance inégale; on notera surtout l'absence des premières recherches d'István Hajnal, autre pionnier des gothiques documentaires; la publication de ses *Schriftproben* à Budapest en 1943 avait peu favorisé leur diffusion<sup>20</sup>.

Cencetti a dessiné des lignes d'ensemble claires, à l'aide des concepts historicistes qui sont sa propre contribution à l'avancement des théories paléographiques: à l'intérieur de l'écriture caroline, devenue progressivement l'écriture «normale» ou «usuelle» de son temps, se manifestent à nouveau, à partir du milieu du XII<sup>e</sup> siècle, les tendances divergentes, immanentes dans toute écriture mais provisoirement latentes, réprimées, entre cursivité et calligraphie: elles aboutiront d'une part à la stylisation gothique et d'autre part aux nouvelles écritures cursives et diplomatiques, dont le chaos s'organisera bientôt en variétés nationales. Cencetti décèle ici, à juste titre, un «moment d'une importance primordiale». Dans le détail, il procède inévitablement par description analytique; sans doute les proportions du tableau sont faussées par le nombre limité des recueils utilisés, par leur conception hétérogène, par leur fréquente préférence pour la production formalisée des chancelleries au détriment des filons plus libres; mais il constitue le premier essai sérieux de comparaison à grande échelle et sur une longue durée, avec une attention nouvelle aux influences réciproques, par exemple à la diffusion internationale de la «bâtarde» issue de la chancellerie française. Cencetti est aussi le premier à souligner l'intérêt de l'écriture spéciale des marchands italiens, la *mercantesca*, et à y déceler la marque d'un enseignement professionnel.

Personne n'a encore fait mieux, sur ce sujet comme sur bien d'autres. Le CIPL, qui encourage les entreprises éditoriales d'intérêt commun, ferait œuvre pie en promouvant la traduction de ce monument d'intelligence historique, encore trop peu fréquenté hors d'Italie (en y ajoutant, mieux encore, un CD-Rom des innombrables fac-similés qu'il cite mais sans pouvoir les reproduire).

<sup>17</sup> PROU, Manuel [2.6.1]; BOÛARD, Manuel [2.6.1].

<sup>18</sup> Facsimiles [2.7].

<sup>19</sup> GARCÍA VILLADA, Paleografía española [2.5.1]; MILLARES CARLO, Tratado [2.5.1].

<sup>20</sup> HAJNAL, Vergleichende Schriftproben [2.2].

### 1.3 Dispersion des approches

Depuis Cencetti, le matériau et les études se sont multipliés. D'abord, avec la banalisation de l'édition photographique, de nombreux nouveaux recueils de fac-similés ont paru, toujours limités à un cadre national ou régional, mais d'autant plus utiles pour dresser une géographie générale. Désormais, cette production est brutalement démultipliée par la numérisation, qui permet déjà de consulter en ligne des dizaines de milliers de documents; mais nous n'en faisons encore presque aucun usage scientifique. La paléographie du Moyen Age tardif était déjà impuissante à s'orienter dans la masse des archives, et réclamait des fac-similés. Désormais nous allons nous trouver submergés par les fac-similés eux mêmes, faute d'outils techniques, mais aussi faute de critères théoriques efficaces. La tradition vénérable du minutieux artisanat paléographique se retourne contre nous<sup>21</sup>.

Le bilan est difficile à synthétiser: peu de grands axes visibles, encore moins de programmes communs comme il y en a pour les livres ou pour les chartes latines plus anciennes. La recherche a procédé à la fois dans le cadre trop commode des frontières nationales et selon des angles d'approche dispersés, qui ne font souvent que croiser l'histoire de l'écriture.

Quant aux limites géographiques: matériellement, les chartes et les registres ont moins voyagé que les livres. Et l'horizon de recherche des historiens, à la différence des philologues, reste marqué par la conception qui a fait de la nation le sujet même de l'histoire ou en tout cas son cadre habituel. Ainsi se forment des bulles bibliographiques étanches qui n'éclatent que rarement: même sur des sujets d'intérêt commun, comme les mécanismes d'évolution des formes cursives, les interlocuteurs potentiels ont construit des modèles parallèles ou contradictoires en continuant de s'ignorer. La recherche n'a pas atteint en quantité la masse critique qui permettrait d'instaurer un dialogue autour de pôles reconnus. La chronologie et la géographie générales des écritures n'ont fait l'objet d'aucun travail comparable à ceux qui ont porté sur la naissance et la diffusion de la minuscule caroline ou même de la gothique livresque. Ainsi nous sommes sans réponse à la question cruciale posée par Hajnal dès 1943 de la naissance étrangement unitaire, d'un bout à l'autre de l'Europe, des nouvelles écritures aux XII<sup>e</sup>–XIII<sup>e</sup> siècles. De même à la question inverse: comment est-on finalement revenu de l'unité à un nouveau particularisme, correspondant à de nouveaux découpages politiques et linguistiques? Les efforts de synthèse se sont limités aux passages obligés des manuels, là encore dans

<sup>21</sup> SMITH, Numérisation et paléographie [3.3].

un cadre national et selon un mode d'exposition sommairement typologique et descriptif.

#### 1.4 Paléographie et diplomatique

Dans le partage académique des tâches, les écritures documentaires ont été laissées aux archivistes et aux diplomatistes, qui se soucient d'enseigner le déchiffrement, de trouver des critères de datation, de localisation et d'authenticité, et beaucoup moins de scruter les voies mystérieuses de la morphogénèse. Le divorce entre la diplomatique et l'histoire de l'écriture, déjà amorcé à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle au profit d'une philologie conquérante, a été consommé depuis cinquante ans avec l'essor de la codicologie<sup>22</sup>. C'en est au point que les historiens, quand ils demandent à la diplomatique de leur dater les documents, en oublieraient de l'interroger sur la forme des lettres<sup>23</sup>.

Alors que la production des chancelleries a été l'objet de travaux sans nombre, surtout chez les diplomatistes de langue allemande et chez leurs voisins d'Europe centrale, le paléographe y est constamment frustré. La paléographie, comme science auxiliaire d'une autre science auxiliaire, s'est concentrée sur les caractères qui permettent de distinguer des mains, avec une minutie souvent admirable, et même un sens subtil des variations individuelles et collectives<sup>24</sup>, mais à travers des aspects tout extérieurs: la morphologie, le style et surtout les ornements. Citons seulement cet aveu éloquent, dans une étude de 1969 sur la chancellerie de Bohême: «On ne peut facilement distinguer les caractéristiques de cette écriture, parce que la plupart des lettres sont toutes simples, sans ornement ni particularités»<sup>25</sup>. Les descriptions verbales, éparpillées et souvent dépourvues d'illustrations<sup>26</sup>, ne sauraient inspirer aucune vue d'ensemble des caractères propres à une chancellerie ou des échanges possibles. Dans un colloque international tout récent (publié en 1999)<sup>27</sup> sur l'influence européenne de la chancellerie pontificale, la minuscule curiale, à nos yeux un aspect éblouissant de cette influence, a été parmi les questions les plus oubliées; et on peut dire que le

<sup>22</sup> P. RÜCK, La diplomatique [1].

<sup>23</sup> Dating undated medieval charters, éd. M. GERVERS (2000).

<sup>24</sup> Voir par exemple les considérations générales de BANSÁ, Studien zur Kanzlei [2.1] p. 107–108.

<sup>25</sup> ŠEBÁNEK/DUSKOVÁ, Urkundenwesen König Ottokars II. [2.2] p. 257.

<sup>26</sup> Un exemple récent entre cent, les deux volumes monumentaux de H. E. MAYER, Die Kanzlei der lateinischen Könige von Jerusalem (MGH Schriften 40, 1996).

<sup>27</sup> Papsturkunde [2.1.1].

problème n'a guère été abordé de front depuis 1924, date d'un article modeste mais pionnier du Belge Hubert Nélis<sup>28</sup>.

Si je procède d'abord à un bilan par zones géographiques plutôt que par grands axes de recherche, ce n'est donc pas seulement par facilité: c'est ainsi que se présente la matière. Mais il faudra revenir ensuite sur quelques grandes questions qui ont été abordées ou qui mériteraient de l'être à l'avenir.

## 2. Bilan par régions géographiques

### 2.1 Pays germaniques

L'intérêt porté à l'écriture gothique varie considérablement selon les pays, en fonction de sa postérité dans l'histoire de chacun. Je commencerai donc par les terres germaniques, Allemagne, Autriche et Suisse, où ce filon est le plus nourri pour d'évidentes raisons historiques, et grâce à une vigoureuse tradition d'étude des documents.

#### 2.1.1 Écritures documentaires

Dans la littérature diplomatique, c'est la recherche germanique qui a consacré le plus grand nombre de travaux aux aspects graphiques. À l'orée de la période qui nous intéresse, nous en devons plusieurs à Walter Koch, notamment sur la chancellerie impériale du XII<sup>e</sup> siècle. Parmi une série d'études diplomatiques générales, il a consacré en 1979 un volume spécial aux écritures de cette institution. La méthode y repose toujours sur l'examen individuel des mains, mais aboutit aussi à des conclusions d'un intérêt plus large, sur les formes d'interaction entre les différents notaires ou sur l'influence sensible, passagère ou durable, de leurs voyages en Italie<sup>29</sup>. Ensuite, il faut surtout citer les travaux de Peter Rück, depuis son étude de la chancellerie épiscopale de Bâle<sup>30</sup>; avec ses élèves de Marburg, il a renouvelé notre perception de tous les aspects graphiques de la production diplomatique; en ce qui concerne l'écriture, citons au moins Gudrun Bromm sur les *litterae notabiliores*. P. Rück a enfin organisé en 1989 un

<sup>28</sup> NÉLIS, De l'influence [2.6.3].

<sup>29</sup> Voir surtout KOCH, Die Schrift [2.1.1] ainsi que, dans la même série, les études du même sur les années 1167–1174 et celles de R. M. HERKENRATH sur les années 1174–1190.

<sup>30</sup> P. RÜCK, Die Urkunden der Bischöfe von Basel bis 1213 (1966).



colloque fondamental où ont été confrontées toutes les méthodes de description de l'écriture, de la paléographie à l'expertise judiciaire et jusqu'à la psychographologie.

Sur la fin du Moyen Age, quelques travaux prometteurs avaient vu le jour dès les années vingt et trente, sous la plume de Hans Genzsch et d'Alfred Hessel, à la recherche des origines médiévales des caractères typographiques allemands (*Fraktur*), ou de Friedrich Uhlhorn, sur l'évolution des majuscules. En 1946, Heinrich Fichtenau n'en constatait pas moins que le domaine restait désert<sup>31</sup>. La première et dernière synthèse sur l'écriture des documents allemands de 1140 à 1500 a été écrite par Walter Heinemeyer peu après, au cours des années 1950 et encore rééditée, mieux illustrée, en 1982. A un corpus régional (entre Rhin et Main) puis local à mesure que la masse documentaire augmente, il applique une méthode résolument positiviste: peu importe la *Geistesgeschichte* à la Fichtenau, remise à plus tard<sup>32</sup>, il s'agit de s'assurer de la date des documents. Chacune de ses trois périodes est envisagée selon un schéma analytique: les caractères généraux (format, interligne, *chrismon*, majuscules, minuscules, etc.), puis une analyse morphologique lettre par lettre: majuscules, minuscules, ligatures et abréviations. La grande finesse des observations, en particulier sur les ligatures, permet au lecteur de voir changer le système graphique, mais cette vision d'ensemble reste implicite, parce que Heinemeyer continue à raisonner en termes de morphologies plutôt que de *ductus*, la naissance des cursives étant assimilée à un simple changement stylistique. Cette grille de lecture l'amène à présenter pêle-mêle, en fonction d'une chronologie linéaire, des formes saisies à des stades très différents de cursivité, donc de développement.

En 1963 a paru la 2<sup>e</sup> édition du manuel de paléographie de Hans Foerster, récapitulant les travaux des trois décennies précédentes, notamment Hajnal, Genzsch et Heinemeyer. Mais, malgré ses intérêts de diplomate et malgré le recueil de fac-similés de chartes qu'il a lui-même produit, il consacre aux écritures documentaires trois à quatre fois moins d'espace qu'aux gothiques livresques; et plutôt que comme une articulation essentielle de l'histoire de l'écriture, il en présente la naissance simplement comme une «création issue d'écritures livresques et diplomatiques dégénérées» par une accélération mal maîtrisée<sup>33</sup>.

Ces types d'interprétation, tendant à faire des cursives une écriture sans histoire, ont suscité des réactions notables en Allemagne de l'Est. Ici, et

<sup>31</sup> Lire son jugement sévère dans FICHTEAU, *Mensch und Schrift* [3.1] p. 204.

<sup>32</sup> HEINEMEYER, *Studien* [2.1.1] p. 55.

<sup>33</sup> FOERSTER, *Abriß* [2.1.1] p. 211. Je n'ai pas encore vu la 3<sup>e</sup> éd., 2004.

notamment à l'université de Potsdam, en polémique avec les interprétations de la recherche bourgeoise, on a mené entre les années cinquante et soixante-dix une série de travaux, synthétisés en 1978–1979 par Friedrich Beck et Peter Langhof. Passé l'invocation liminaire de Marx et Engels, ces recherches visent à donner aux écritures cursives une véritable dimension historique, sociale mais aussi institutionnelle, qui éclaire leurs caractères en fonction de leurs usages, dans plusieurs chancelleries princières et dans quelques villes de la Hanse, entre le XIII<sup>e</sup> et le XV<sup>e</sup> siècle. P. Langhof a mis en évidence l'influence combinée et alternée des écritures cursives et livresques sur les chancelleries, qui forment ainsi un carrefour de l'évolution graphique. Dans la diachronie, il a souligné le caractère anarchique et expérimental des écritures de la deuxième moitié du XIII<sup>e</sup> siècle, puis l'élaboration tâtonnante d'une nouvelle discipline. F. Beck, lui, a étendu ensuite ses recherches aux cursives du XVI<sup>e</sup> siècle. Il a encore contribué en 1994 à un manuel où il reprend l'histoire des gothiques documentaires dans le cadre d'une utile synthèse didactique des écritures allemandes, des origines au XX<sup>e</sup> siècle; le contexte social reste ici un peu extérieur au discours mais n'est pas oublié.

### 2.1.2 Extension des formes cursives aux livres

Le grand manuel de Bernhard Bischoff (1979) a été décevant sur les gothiques, par un effet de sa préférence pour les époques antérieures. Mais surtout, il est représentatif des nombreuses études qui considèrent les cursives uniquement en fonction de leur adaptation aux livres. Le chapitre commence même par ce paradoxe: «Le deuxième grand groupe d'écriture livresque à l'époque gothique est la cursive»<sup>34</sup>.

Ce domaine d'entre-deux a été spécialement étudié en Allemagne et en Europe centrale. Il faut passer plus vite, parce que nous sortons des documents, mais citons au moins les divers travaux d'Otto Mazal, ainsi que ceux de Charlotte Ziegler sur les manuscrits de Zwettl en Autriche ou de Thomas Frenz sur les manuscrits du *Vocabularius Ex quo*, fort éclairants sur la variété des caractères régionaux. Cela contribue à la connaissance des gothiques documentaires, quoique indirectement et sans procéder aux comparaisons qui devraient s'imposer avec les documents eux-mêmes.

Ces jalons ont été repris en 1987 par Karin Schneider dans son beau travail sur les gothiques allemandes de la fin du XII<sup>e</sup> et du XIII<sup>e</sup> siècle. Elle

<sup>34</sup> BISCHOFF Paläographie [2.1.2]; je cite d'après la trad. française, Paléographie de l'Antiquité romaine et du Moyen Âge occidental (1985) p. 154.

aussi s'intéresse surtout aux livres, mais elle présente par ailleurs l'évolution des formes documentaires des différentes régions, d'après Heine-meyer et également d'après ses propres observations. Son approche est descriptive et elle donne peu de fac-similés documentaires, mais c'est une contribution de poids à une future étude d'ensemble. En 1999 elle a mis à profit ce travail dans son excellent manuel pour philologues germanistes.

## 2.2 Europe centrale et orientale

Au-delà des pays germaniques, et en partie dans leur sillage historiographique, ceux d'Europe centrale et orientale ont aussi produit et produisent en nombre croissant des travaux sur leurs propres écritures gothiques, souvent proches des formes allemandes. Cet intérêt pour les documents de la fin du Moyen Âge se justifie particulièrement dans des régions où l'écriture s'est développée tardivement, en sorte que les *chartae latinae antiquiores* nationales ne sont souvent guère antérieures à l'époque gothique<sup>35</sup>. Il faut regretter que l'obstacle linguistique fasse en grande partie méconnaître la richesse de cette historiographie.

Après les travaux fondateurs publiés par Hajnal dans les années quarante et cinquante, et ses hypothèses controversées sur la formation des professionnels de l'écriture, l'intérêt s'est déplacé plus particulièrement, là aussi, vers le domaine aux confins des livres et des documents. C'est notamment le cas de l'ancienne Tchécoslovaquie: il faut citer, sur les bâtarde et l'humanistique, les travaux de Jiří Pražák, récemment disparu, et de Pavel Spunar. On retrouve ici un apport spécifique, d'influence peut-être hajnalienne mais relayée par le marxisme, attentif à l'interprétation des écritures dans leur contexte social<sup>36</sup>. Quant aux études diplomatiques, elles ont au moins permis d'étendre le panorama des écritures connues, par exemple aux intéressantes cursives de la chancellerie de Pologne, étudiée en 1961 par Maria Biełńska et Irena Sułkowska.

Tous ces travaux sont repris depuis peu par de jeunes chercheurs, tchèques et slovaques toujours, mais aussi hongrois ou polonais: au sein d'un réseau nouvellement formé, ils s'attaquent avec énergie à des problèmes variés: une terminologie paléographique, l'écriture documentaire

<sup>35</sup> ADAMSKA, The introduction [2.2].

<sup>36</sup> Outre les travaux cités en appendice, pour un bilan plus large, voir SPUNAR, Lateinische Paläographie in Mittel- und Osteuropa, in: Un secolo di paleografia e diplomatica [1] p. 211–218, et le colloque cité à la note suivante.

dans sa diversité régionale, et même les cursives modernes<sup>37</sup>. Hana Pátková vient de publier les trois premiers fascicules de son corpus des écritures cursives de Bohême par localités, commentés en tchèque et, *Deo gratias*, en latin. Un colloque tenu en 2003 a permis de présenter ses premiers résultats, montrant par exemple qu'on ne retrouve pas dans les documents la connotation confessionnelle de l'opposition bâtarde/humanistique avancée pour les livres par P. Spunar. Dans le même volume, Edit Madas étudie la chronologie des cursives livresques hongroises, et Dalibor Havel l'écriture de la chancellerie de Bohême autour de 1300, où il attribue un rôle déterminant au passage des clercs par l'école notariale de Vyšehrad: c'est un élément de réponse nouveau aux questions posées par Hajnal<sup>38</sup>.

### 2.3 Russie (études russes sur l'Europe occidentale)

Par leur position géographique comme par leurs préoccupations d'histoire sociale, les paléographes d'Europe centrale se sont trouvés au confluent des écoles allemande mais aussi soviétique. Des travaux ambitieux ont été suscités en Russie dans les années 1970 par les manuscrits et documents occidentaux, et surtout français, conservés en nombre à Leningrad. Terminons ce coup d'œil à l'est par un livre qui y a été fort discuté mais qui à l'ouest doit se contenter de figurer dans les bibliographies: celui de Ludmila Kiseleva sur la cursive gothique des XIII<sup>e</sup>–XV<sup>e</sup> siècles. Revendiquant les principes de Mallon, elle a tenté une ample synthèse des écritures françaises, incluant l'étude de facteurs divers, techniques et sociaux. Par son sujet et sa méthode, c'est un des rares liens possibles entre les deux extrémités de l'Europe, et j'y reviendrai un peu plus loin.

Vladimir Malov, à la même époque, s'est occupé des cursives modernes françaises selon des perspectives comparables. Quant à la période antérieure, on aimerait connaître la thèse de Vladimir Mazhuga sur les écritures documentaires des VIII<sup>e</sup>–XIII<sup>e</sup> siècles, mais elle est malheureusement restée inédite. Repassons maintenant à l'ouest.

<sup>37</sup> Le colloque *The history of written culture* [2.2] contient un panorama des recherches tchèques par H. PÁTKOVÁ, slovaques par J. ŠEDIVÝ, hongroises par L. VESZPRÉMY, polonaises par E. POTKOWSKI et russes par L. KISELEVA et O. BLESKINA.

<sup>38</sup> H. PÁTKOVÁ, *Die Entwicklung der Schrift der spätmittelalterlichen Stadtbücher in Norwestböhmen*, ibid. p. 180–188; E. MADAS, *Die Entwicklung der Buchkursive in Ungarn im Spiegel der Predigthss. vom Ende des 13. bis zum Anfang des 16. Jh.*, ibid. p. 154–167; D. HAVEL, *Entwicklungs- und Nomenklaturaspekte böhmischer Urkundenschrift um die Wende des 13. und 14. Jh.*, ibid. 168–179 (voir aussi ID., *Listinné písmo* [2.2]).

## 2.4 Italie

L'apport de l'école italienne est impossible à résumer. On le sait, elle compte parmi les plus fécondes, par une attention constante à tous les types d'écriture, à leurs rapports réciproques et à leur contexte social, ici encore sous impulsion marxiste, et dans un horizon chronologique exceptionnellement large. Le panorama graphique inépuisable de l'Italie en fait un laboratoire documentaire pour toute l'Europe. Parmi les études sectorielles, il faut se contenter de citer trois ou quatre directions de recherche fructueuses.

- Le rapport entre livres et documents a donné lieu depuis les années 1950, et surtout 1970, à nombre d'études novatrices. Gianfranco Orlandelli, d'abord, sur la formation de la *littera Bononiensis* au XII<sup>e</sup> siècle: rare et précieuse illustration du rôle joué dès cette époque par les formes documentaires comme «tissu conjonctif» de la vie de l'écriture, selon sa propre expression. Ettore Cau a commenté dans un sens comparable des manuscrits cisterciens des XIII<sup>e</sup>–XIV<sup>e</sup> siècles. Toujours entre livres et documents, les bâtardes toscanes, particulièrement variées et moins connues que leurs cousines germaniques, ont fait l'objet en 1995 d'un article d'orientation générale par Luciana Mosiici.
- Le même Orlandelli a surtout inauguré les études sur la *mercantesca*, écriture singulière, caractéristique d'une situation socioculturelle unique en Europe. La recherche a été bien plus tard reprise, par Luisa Miglio et Armando Petrucci, qui en ont illustré la genèse, au croisement de carolines élémentaires et d'écritures notariales, et la discussion de ce phénomène complexe n'est sans doute pas achevée. Nous sommes aussi spécialement favorisés en fac-similés dans ce domaine, depuis les recueils de Federigo Melis (documents économiques) et d'Arrigo Castellani (textes pratiques toscans).
- La péninsule offre un champ d'observation spécialement fascinant par ses situations de «polygraphisme absolu» (au sens d'A. Petrucci<sup>39</sup>), notamment dans le sud au XIII<sup>e</sup> siècle. On y observe d'autant mieux les comportements réciproques des types que la gothique y est une écriture d'importation, au détriment de la bénéventine. Les études d'Alessandro Pratesi puis de Fabio Troncarelli et Francesco Magistrale ont montré l'impact de la chancellerie des conquérants normands, mais aussi la grande diversité, dans le temps, des situations locales, reflets de réalités sociales et institutionnelles. Cette longue durée des changements a en-

<sup>39</sup> PETRUCCI, Funzione [3.1] p. 10, 21–22.

core été illustrée par Maria Galante grâce à un document extraordinaire, un nécrologe de Salerne ayant servi depuis le XI<sup>e</sup> jusqu'au XVI<sup>e</sup> siècle. A Rome, en revanche, Paolo Radiciotti a montré la tradition de l'écriture curiale entièrement grignotée par les nouveautés carolino-gothiques aux XII<sup>e</sup>–XIII<sup>e</sup> siècles, à la fois par le haut, à travers la chancellerie pontificale, et par le bas, à travers la promotion des écritures les plus élémentaires.

- Enfin nous avons des travaux qui ont fait date sur les mécanismes structurels de l'écriture cursive, surtout d'après les écritures notariales, par Giorgio Costamagna et plus récemment par Emanuele Casamassima, dans un travail dont l'importance mérite qu'on passe outre son mode d'exposition particulièrement ardu. Mais nous y reviendrons aussi. Tout dernièrement, les écritures notariales florentines à l'époque de Dante ont aussi fait, sous la direction de Stefano Zamponi, l'objet d'un important mémoire d'Irene Ceccherini, qui souligne cette fois l'importance des changements de style à côté de ceux de la structure; on en espère la publication.

Ces quelques aperçus devraient être bien sûr complétés par la lecture intégrale et répétée de la regrettée revue *Scrittura e civiltà*, mais aussi par quelques synthèses d'étape: surtout la *Breve storia* d'A. Petrucci, un manuel merveilleusement limpide et à jour de l'état des questions (jusqu'en 1991).

Une fois n'est pas coutume, il y a cependant un domaine de l'écriture italienne qui a été entièrement confié par défaut aux soins d'une école étrangère. On sait que l'essor de l'écriture humanistique dans les livres a occupé depuis cinquante ans les chercheurs italiens ainsi que d'autres, particulièrement anglo-saxons. Or, dans le domaine documentaire, la transition qui s'opère au XV<sup>e</sup> siècle au détriment des formes gothiques n'a pas été abordée avant les années 1970; et, les archives en question ayant été laissés par les paléographes aux diplomatistes, il a été traité exclusivement par des chercheurs allemands. La même observation vaut pour la *scrittura bollatica* élaborée à l'époque moderne par la chancellerie pontificale et étudiée par Th. Frenz.

Outre les études sur une époque ou un type d'écriture, il faudrait citer nombre de contributions italiennes fondamentales aux perspectives les plus générales. La définition des écritures normales et usuelles ou des tendances graphiques par G. Cencetti, les réflexions multiformes d'A. Petrucci sur les niveaux et les fonctions de l'écriture, les travaux d'Attilio Bartoli Langeli – études qualitatives de l'alphabétisme populaire –, trouvent parti-

culièrement à s'appliquer dans le champ des écritures documentaires. Mais ils sont déjà trop connus pour nous y attarder<sup>40</sup>.

## 2.5 Péninsule Ibérique

La réception des travaux italiens a contribué à renouveler les problématiques de la fort active école espagnole. Ici les écritures documentaires nationales, y compris les plus tardives, ont toujours joui d'un prestige particulier, depuis les admirables recueils gravés au XVIII<sup>e</sup> siècle. Cet intérêt précoce, revers de la médaille, semble avoir fixé le tableau dans une typologie et une nomenclature établies dès 1758 (*letra de albalaes*, *letra de privilegios*, *cortesana*, etc.), et dont on commence à se demander s'il ne serait pas temps de les réviser. Un des enjeux des dernières années a été l'effort pour intégrer dans le paysage les écritures non castillanes. Ces dernières restent en effet dominantes, y compris dans le traité de référence d'Agustín Millares, dont la dernière édition, posthume (1983), est devenue un énorme monument sans pour autant renoncer à la tournure très analytique qu'il avait adoptée en 1929.

Nous avons quantité de nouveaux fac-similés, parfois commentés, et depuis trente ans des recueils spéciaux pour l'Andalousie puis pour l'Aragon et la Catalogne, avec des introductions utiles. Parmi les nombreux travaux du professeur Gimeno, on citera bien sûr son étude de l'écriture gothique dans la région de Valence (1985). Enfin un séminaire publié en 1991 a posé les jalons d'ultérieures études régionales pour l'Aragon, la Castille et la Galice, avec quelques notes rapides sur les cursives en Navarre. On trouvera la plus récente synthèse dans le manuel d'Ángel Riesco (1999), où on constate que l'ouverture à des problématiques nouvelles n'a pas fini de balayer la typologie traditionnelle.

Un mot encore des travaux d'un Italien hispanisant, connaisseur de la chancellerie d'Aragon, Francesco Cesare Casula. Les Catalans lui savent gré d'avoir rendu à la *letra aragonesa* son nom historique de *letra catalana*. Il a aussi fait un petit livre assez curieux sur l'écriture documentaire en Sardaigne<sup>41</sup>, où on lit avec intérêt comment l'île a utilisé tour à tour, à la fin du Moyen Âge, les écritures italiennes, françaises et catalanes, selon les situations politiques; corrélation d'autant plus frappante que l'écriture catalane paraît moins «moderne» par sa date de naissance et par sa forme (si je ne suis pas aveuglé par le nationalisme paléographique) que l'écriture de chancellerie française qu'elle a remplacée.

<sup>40</sup> Voir la bibliographie, section [3.1].

<sup>41</sup> CASULA, Breve storia [2.4.3].

Quant au Portugal, outre divers recueils de fac-similés regroupant au total un très abondant échantillon documentaire, à des degrés divers d'élaboration (les transcriptions du recueil du P. da Costa, attendues depuis 1942, sont toujours imminentes), il a paru à ma connaissance un seul manuel théorique moderne d'une certaine importance, celui d'Antonio Cruz (1987), mais j'ai le regret de n'avoir pu encore me le procurer.

## 2.6/7 France, Belgique et Pays-Bas

Continuons par notre petit coin du continent, si on me permet un groupement un peu arbitraire: France, Belgique et Pays-Bas. En réalité les frontières nationales et académiques, qu'elles coïncident ou non avec les aires linguistiques, ont rarement été bousculées par la recherche. On peut cependant dessiner, par commodité, au moins un axe transversal de travaux sur l'écriture diplomatique aux XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles: trois thèses qui ont en commun des méthodes voisines de la diplomatique telle que nous l'avons rencontrée dans le domaine germanique, mais non pas tant de la synthèse de Heinemeyer que des études analytiques par chancelleries.

D'abord la thèse bien connue de Jacques Stiennon sur le diocèse de Liège (1960). Elle présente une ambition qu'on retrouvera dans son manuel de 1973: celle d'allier au service d'une histoire culturelle les ressources de la sociologie, de la graphologie, voire déjà de la neurophysiologie; programme difficile à tenir de bout en bout, et qui de fait tend à céder à une étude extrêmement dense et documentée, mais finalement assez classique dans ses méthodes: morphologie, identification de mains et de provenances. Le terme même de *ductus*, à une date où les travaux de Mallon n'avaient pas achevé de renverser les concepts traditionnels, était employé par J. Stiennon comme un simple synonyme de «style» («ductus diplomatique»). Le résultat principal de sa thèse est d'avoir porté un coup fatal à la notion de *Schriftprovinz*, en montrant tout ce que le diocèse de Liège partageait avec des régions plus éloignées, et ce qu'il emprunta aux influences impériale puis pontificale<sup>42</sup>.

La thèse de Françoise Gasparri sur l'écriture à la chancellerie de France au XII<sup>e</sup> siècle (1973), bien qu'elle s'en défende, aboutit aussi à des résultats qui concernent au premier chef la diplomatique, puisque l'identification des mains lui a permis de montrer le recours aux grandes abbayes parisiennes pour écrire les actes royaux. Plus récemment (1987), elle a repris ce

<sup>42</sup> Il revient à quelques questions générales en conclusion avec une variation sur le parallèle entre écriture et art gothique, une brève discussion des thèses de Hajnal et le développement du commerce comme moteur de la cursivité selon Henri Pirenne.



corpus pour y déceler les premières traces de cursivité, reflet d'une écriture «usuelle», dès les années 1120, point chronologique très important pour l'évolution générale.

Enfin, en 1995, Jan Burgers a publié sa thèse consacrée à l'étude paléographique exhaustive de toutes les chartes de Hollande et de Zélande au XIII<sup>e</sup> siècle: travail considérable et fortement structuré dans ses principes. Ici aussi, on peut juger un peu excessive la revendication d'une méthode nouvelle: à côté de ses maîtres les diplomatistes Walter Prevenier et Jaap Kruisheer, l'auteur se réfère à Gilissen, à Mallon, à Hajnal (au détriment de quelques auteurs plus récents et d'autres pays) mais aussi à l'expertise graphologique judiciaire; il dresse une terminologie néerlandaise, ce qui est précieux dans la perspective d'un lexique international; mais en somme il s'agit toujours de rendre plus exacte l'observation morphologique, et encore une fois, pour distinguer d'abord les mains, puis les centres. Une synthèse en découle ensuite, qui fait clairement ressortir des regroupements géographiques et des phases chronologiques. Le tout fournit une matière finement préparée qui pourra se prêter aux comparaisons européennes. En revanche, il sera toujours difficile d'extrapoler une méthode aussi analytique à des masses plus importantes (l'effort ici est déjà herculéen), ce qui reste un enjeu crucial de la paléographie tardo-médiévale, et de faire ressortir les mécanismes de l'évolution, alors même que, de ce point de vue, le XIII<sup>e</sup> siècle devrait être le laboratoire par excellence.

Autrement les travaux spéciaux restent peu nombreux. Dans quelques études de *scriptoria* ou de chartriers on a pu mettre en rapport à l'occasion des documents avec des livres tracés par les mêmes mains. Le récent album de l'Institut de recherche et d'histoire des textes sur la forme graphique des manuscrits français du XIII<sup>e</sup> siècle a un passage original sur l'influence de l'écriture courante dans les textes vernaculaires<sup>43</sup>. Je voudrais surtout rappeler, parce qu'elle pourrait échapper aux spécialistes de l'écriture, une rare conjonction entre philologie, paléographie et méthodes quantitatives: la belle thèse d'Outi Merisalo (1988) sur les documents de quatre villes du grand Poitou au XIII<sup>e</sup> siècle, où le calcul statistique permet de dégager des vues pionnières sur les spécificités locales.

Pour l'essentiel, en France comme ailleurs, les écritures documentaires ont été abordées dans l'enseignement pratique. Celui-ci s'est matérialisé sous forme de recueils pédagogiques souvent publiés par les conservateurs d'archives, qui même sans ambitionner de renouveler l'histoire de l'écriture, offrent à la recherche une documentation bienvenue. Les anciens Pays-

<sup>43</sup> Album de manuscrits français [2.6.1] p. xxvi–xxx.

Bas (comme d'ailleurs la Suisse) présentent des ressources d'autant plus intéressantes qu'elles permettent d'étudier l'adéquation croissante entre aires linguistiques ou langues (ce qui est différent) et types graphiques. Le vieux Reusens est resté depuis un siècle sans rival en quantité de matériau parmi les manuels francophones, mais les Néerlandais ont produit depuis un demi-siècle au moins deux autres recueils notables, avec des introductions d'intérêt général et une riche documentation en différentes langues: celui de J. L. Van der Gouw en 1963 (amplifié en 1978) et plus récemment le magnifique *Album palaeographicum XVII Provinciarum* (1992).

C'est aussi dans le cadre de l'enseignement du déchiffrement aux futurs archivistes de l'École des chartes qu'Emmanuel Poulle en est venu à se faire le continuateur des anciens archivistes Mallon, Marichal, Perrat et Samaran pour les cursives françaises. Convertissant la pratique en théorie, il a suivi de près les mécanismes d'évolution du *ductus*: d'abord dans un recueil consacré aux mains endiablées des XV<sup>e</sup>–XVII<sup>e</sup> siècles, puis dans plusieurs articles, notamment sur les cursives sous Philippe Auguste, et plusieurs comptes rendus critiques. Cela aussi, je me réserve d'y revenir plus bas.

## 2.8 Grande-Bretagne

Terminons notre tour par la Grande-Bretagne, sans pouvoir toutefois y annoncer de grandes avancées. Sur les *court hands* anglaises il existe en effet depuis 1915 et 1927 deux recueils commentés publiés par Charles Johnson et Hilary Jenkinson, qui sont restés fondamentaux. C'est un état de la science certes pré-mallonien, mais qui rend toujours d'excellents services, et qui a peut-être freiné d'autant les recherches nouvelles. On peut tout de même y ajouter plusieurs recueils de qualité, avec des introductions souvent excellentes: soit des albums pédagogiques (y compris pour l'Écosse et le Pays de Galles); soit des recueils produits pour les besoins des diplomates, en particulier quatre livres par Alan Bishop et Pierre Chaplais illustrant les documents royaux du XI<sup>e</sup> au XV<sup>e</sup> siècle, d'autant plus essentiels que l'Angleterre a été précoce tant dans les formes gothiques que dans les nouvelles écritures d'usage.

Quant aux cursives livresques anglaises, si particulières, marquées par l'empreinte durable de l'ancienne tradition insulaire, elles ont fait l'objet des travaux admirablement méthodiques de Malcolm Parkes: ses *English cursive book hands* font référence depuis 1969 pour la typologie et l'évolution de cette famille. Plus récemment, M. Parkes a repris le sujet de la cursivité en général, mais les premiers résultats, à ma connaissance, n'ont encore été divulgués que sous forme orale.

## 2.9 Scandinavie

Il manque sans doute bien des études dans ce tour d'Europe et même quelques pays, où l'on ne rencontre guère que des albums pratiques. Les études scandinaves sont peu nombreuses, difficiles à se procurer (et à lire), mais une au moins doit être rappelée: le grand article de Sam Owen Jansson sur l'écriture cursive suédoise de 1160 à 1530, analysée lettre par lettre. Publié en 1954 mais écrit avant la mort de l'auteur en 1939, il a une introduction fort brève mais étonnamment clairvoyante et novatrice à plus d'un titre. D'une part Jansson se propose d'utiliser l'étalon des écritures documentaires pour contribuer à la datation des livres: idée d'une évidence géniale, que personne n'a reprise depuis. D'autre part il désigne comme fondamental le principe du *ductus*, en employant le mot dans le sens exact qui sera consacré par Mallon. Même son étude des lettres individuelles, exceptionnellement, n'est pas dans le simple ordre alphabétique, mais organisée selon la parenté des *ductus*. Quant à son traitement des ligatures, il ne se limite pas aux couples ornés *ct* et *st* comme chez les diplomatistes, mais s'étend aux conjonctions de Meyer. Voilà un pionnier insoupçonné, qui mériterait d'être mieux connu.

## 3. Interprétations et problèmes

Le tableau jusqu'ici peut paraître un peu sec. Il s'agissait de donner une idée claire de la mosaïque des travaux, de son inégale répartition dans l'espace et dans le temps, des portions qu'on voit se former et de celles qui manquent. Je ne voudrais pas non plus que mes commentaires paraissent hostiles aux procédés analytiques: les travaux positifs sont souvent plus durables que les théories audacieuses, et toute la matière nouvelle accumulée permet déjà d'y voir plus clair qu'en 1953. Mais l'ampleur même de cette matière gagnerait à être ordonnée, confrontée et interprétée: chacune des pièces bariolées que la recherche a mises au jour ne pourra mieux se vérifier et se comprendre que le jour où l'on cherchera à les agencer en un tableau d'ensemble.

### 3.1 Perspectives générales: chronologie et géographie<sup>44</sup>

Les études régionales et les fac-similés disponibles permettraient dès aujourd'hui d'aller plus loin que Hajnal concernant au moins la diffusion

---

<sup>44</sup> Pour ne pas alourdir les notes par des références bien connues, je n'entre pas dans le détail bibliographique des débats les plus généraux, au-delà de ce qui concerne spécialement les gothiques documentaires.

des types semblables dans les chancelleries: apparaissent-ils vraiment en différents lieux à la même date aux XII<sup>e</sup>–XIII<sup>e</sup> siècles? Heinemeyer, dans son introduction de 1982, indique plutôt l'inverse: décalages chronologiques au XIII<sup>e</sup> siècle entre l'ouest et l'est de l'Allemagne, simultanéité au XV<sup>e</sup>.

Comment donc distinguer des développements parallèles spontanés et le rayonnement d' «influences»? Pour certains types diplomatiques prestigieux, et plus clairement caractérisés, on devine bien une contagion, mais il reste à la cartographier: ainsi pour la minuscule des diplômes impériaux au XII<sup>e</sup> siècle, la minuscule curiale au XIII<sup>e</sup> et l'écriture de la chancellerie française au XIV<sup>e</sup> siècle. La différenciation nationale à la fin du Moyen Âge offre un chantier encore plus difficile sans doute, où les écritures institutionnelles pèseront de tout leur poids.

Au-dessous de la famille des écritures les plus solennelles, il faut apprécier les degrés inégaux de formalité si l'on veut comprendre, à la manière de Mallon, les échanges internes au système. Heinemeyer, ayant tout réduit à une chronologie uniforme, restait perplexe face à certaines variétés dont les précédents cursifs sont pourtant manifestes<sup>45</sup>. On voit bien, dès la fin du XII<sup>e</sup> siècle, que les écritures diplomatiques les plus formelles remplacent peu à peu leurs ornements arbitraires, derniers méconnaissables avatars du diplôme mérovingien, par de nouvelles stylisations qui imitent, à main posée, les caractères propres aux nouvelles écritures courantes: typiquement, les ligatures (montantes) en boucle sur les hastes, imitées en chancellerie par un tracé descendant – qu'adopteront à leur tour, au XIV<sup>e</sup> siècle, les bâtarde livresques. La boucle est devenue «normale» au sens de Cencetti: un élément adventice, créé pour la commodité de la main, est devenu structurel pour l'œil. Il faudrait en étudier la chronologie et la géographie.

Dans le jeu des échanges, la notion vague d'influence devrait être précisée, peut-être revue en termes de «réception» comme s'y emploient depuis des années les historiens de l'art ou de la littérature. De même la dimension spatiale des phénomènes, où il reste à remplacer la notion de *Schriftprovinz*, malmenée à juste titre chez J. Stiennon, par une construction sans doute plus mouvante de centres, de périphéries, de réseaux<sup>46</sup>, avec leurs rythmes d'évolution différenciés. Enfin, une articulation moins rigide de l'espace et du temps suppose des modèles d'explication historique plus

<sup>45</sup> En revanche, DEROLEZ, *The palaeography* [3.7] se distingue par une attention constante à l'empreinte des formes cursives dans les formalisations livresques.

<sup>46</sup> Sur la dimension spatiale des phénomènes culturels, intéressantes perspectives dans FRAY, *L'histoire de l'art* [3.1].

complexes que l'immanence du *Zeitgeist* et du *Volksgeist* invoquée jusqu'à Fichtenau et encore prégnante chez Marichal: une intégration de facteurs qui actualise en quelque sorte la paléographie «intégrale» avant la lettre, jamais remplacée depuis un siècle, de Wilhelm Wattenbach.

Notre boîte à outils s'est enrichie pour ce faire, depuis trente ans, de moyens inédits, tant conceptuels que techniques, qui restent discutés, inégalement utiles et pratiqués en ordre dispersé.

### 3.2 L'écriture et l'écrit

Les questions des paléographes ont recoupé celles d'autres spécialistes de l'écrit, sans que les échanges, de part et d'autre, aient pleinement porté leurs fruits. Se sont ainsi développées, au carrefour de l'histoire sociale, de l'anthropologie, de la diplomatique et de l'histoire littéraire, les études sur la culture écrite, la *literacy*, la *Schriftlichkeit*, la communication au Moyen Âge. Mais un livre, un colloque après l'autre, traitant de l'écrit, ont oublié l'écriture.

D'autres spécialités extérieures à l'histoire, plus sensibles au fonctionnement des signes et à leur matérialité, ont pu apporter des contributions théoriques originales. Le «savoir-voir» du typographe, aussi négligé par nous que le savoir-faire du calligraphe, a nourri les incursions toujours passionnantes du grand Stanley Morison dans l'histoire de l'écriture, y compris ce qu'on peut décrire comme une sémiologie politique des écritures médiévales – où on regrette d'autant plus l'absence des écritures diplomatiques. Une sémiologie plus explicite a été invoquée par Albert d'Haenens et plus récemment par Elisa Ruiz. Et la sémiologie «intégrationnelle» de Roy Harris, qui insiste aujourd'hui sur les logiques propres à l'écriture contre sa réduction à une image du langage, tend les bras aux paléographes qui voudront en tirer les conséquences.

Mais il n'y a guère qu'en Italie, dans les perspectives sociales déjà citées d'A. Petrucci et d'A. Bartoli Langelì, ou à Marburg autour de P. Rück, que le croisement avec les méthodes propres à la paléographie ait atteint une certaine ampleur. Partout ailleurs, notamment chez les historiens français ou anglo-saxons, l'habitude du travail sur les sources imprimées contribue de toute évidence à une résorption générale de l'écriture dans le texte, du signifiant dans le signifié.

### 3.3 L'analyse des formes

L'analyse visuelle du signe, fondatrice de la paléographie, dispose aujourd'hui de moyens autrement plus puissants que la description verbale illus-

trée, mais il reste à mieux en tirer parti. Ainsi le recours à la mesure chiffrée, en dépit de manifestes et de discussions remontant déjà à trente ans. Saluons au passage les travaux de Léon Gilissen, bien que difficiles à transposer aux écritures courantes. Les expériences statistiques menées par Ezio Ornato, ses amis et ses collègues, sur la mise en texte des livres gothiques, en revanche, ne demandent qu'à être étendues à de larges corpus documentaires. Or dans ce domaine nous sommes au point mort, et la thèse citée d'O. Merisalo sur les documents du Poitou reste une exception, qui ressortit plutôt à la philologie (autrement plus sensible aux calculs de fréquence et à la répartition spatiale des phénomènes). Du côté des diplomates, une étude statistique pionnière comme celle de Th. Frenz (1976) sur trois siècles de diplômes pontificaux inclut tous leurs caractères externes ... sauf l'écriture.

Quant aux moyens techniques, la macrophotographie, également expérimentée depuis trente ans, ne fait plus guère parler d'elle, alors même que (parce que?) elle est désormais à la portée de tous. Sous sa forme numérique, elle ne peut que bouleverser les techniques de comparaison, de mesure et de comptage. À l'inverse, les procédés de reconnaissance automatisée des formes, quoique déjà efficaces sur les écritures posées, continuent d'être expérimentés par les ingénieurs des postes et des banques sur les cursives mais sans progrès décisifs, parce que l'ordinateur n'est pas un cerveau<sup>47</sup>.

Il faut enfin insister plus que jamais, dans l'analyse morphogénétique, sur l'étude des données humaines telles que les invariants neurophysiologiques ou la psychologie de la perception. Les mécanismes cérébraux, moteurs et visuels qui façonnent l'écriture sont étudiés depuis des décennies. Déjà invoqués par J. Stiennon, ils nous sont désormais mieux connus grâce aux efforts de Colette Sirat et de P. Rück<sup>48</sup>, mais on a rarement dépassé le stade de la rencontre interdisciplinaire sans lendemain, alors même que la révolution des neurosciences et des sciences cognitives se propage depuis un quart de siècle dans tout l'édifice des sciences humaines. Ce sont de nouvelles voies qui s'ouvrent à nous, mais pour nous ramener, encore une fois, à Mallon.

### 3.4 Qu'est-ce que la cursivité?

Mallon a montré que l'essentiel était le geste. On a eu beau lui répondre que le *ductus* était incertain et variable, que la macrophotographie avait

<sup>47</sup> SMITH, Numérisation [3.3]; et, dans le présent colloque, la communication de M. PALMA.

<sup>48</sup> L'écriture, éd. SIRAT/IRIGOIN/POULLE [3.3]; Methoden, éd. RÜCK [3.3].

une vue plus perçante que la sienne, que l'*Épitomé* ne pouvait dériver du *De Bellis*, cela n'a rien retiré à l'existence du *ductus* et à ses effets déterminants: seule l'analyse dynamique permet d'ordonner la généalogie des formes, y compris par des hypothèses sur les «chaînon manquants», comme Mallon l'a fait en virtuose dans ses études épigraphiques.

Il faut reprendre en profondeur le problème de l'apparition de la cursivité comme moteur du développement, après des siècles de gestes bridés et d'évolution ralentie. La notion même de cursivité est souvent trop vague pour permettre une discussion profitable. Elle désigne tantôt des formes particulières, tantôt un degré d'exécution d'une écriture quelconque: ce que la nomenclature lieftinckienne traduit en distinguant l'adjectif *currrens* du substantif *cursiva*<sup>49</sup>. Dans les livres, le rapport génétique est coupé: une *textualis currrens* n'a jamais donné naissance à une *cursiva textualis*. Mais il se maintient en permanence dans les écritures usuelles. La naissance des écritures spécifiquement documentaires, c'est le moment où une habitude d'écriture *currrens* a abouti à l'émergence d'une *cursiva*.

Peut-on tracer une limite entre une écriture cursive et une non cursive? Le calligraphe et dessinateur de caractères néerlandais Gerrit Noordzij (un homme qui n'aime pas beaucoup les paléographes) a donné une définition imparable: le propre de la cursivité n'est pas la vitesse, c'est que l'instrument d'écriture peut être déplacé vers le haut; ou, comme l'a redit récemment Peter Gumbert, poussé et non seulement tiré. Cela augmente le frottement, dit Noordzij; on pourrait dire plus précisément: cela limite par intermittence le contrôle du scripteur, pour des raisons à la fois matérielles, physiologiques et visuelles. Au total, le tracé poussé n'est guère possible que pour un trait fin, avec relâchement de pression, donc en priorité pour les ligatures.

La réapparition de la cursivité au XII<sup>e</sup> siècle se manifeste précisément par la multiplication des ligatures: dans la terminologie de Gilissen, le *ductus* visible se rapproche du *ductus* complet. Des travaux rares et dispersés en ont analysé les modalités. E. Poulle a distingué deux types de ligatures: les unes de la tête d'une lettre au pied de la suivante, les autres de «séquence». Les premières, externes, en partie préexistantes mais cachées dans la caroline, se démasquent et se multiplient lorsque le geste s'accélère; les secondes, internes, sont propres à la cursivité; et on réalise une écriture dite «liée» quand on enchaîne, en alternance, les deux types<sup>50</sup>. E. Poulle a moins commenté la ligature qu'on pourrait appeler de pied en tête, sans doute

<sup>49</sup> Voir les travaux de LIEFTINCK, GUMBERT et DEROLEZ [3.7].

<sup>50</sup> POULLE, La cursive gothique [2.6.1].

parce qu'elle est moins déformante. En revanche elle a été particulièrement mise en valeur par les Italiens. Costamagna a affirmé le principe d'une évolution séculaire de l'écriture latine du mouvement «dextrogyre» vers le «sinistroyre», donc vers la ligature de bas en haut<sup>51</sup>. Casamassima a indiqué de même dans la ligature *virgulariter et inferius* le propre de l'écriture moderne, et étudié l'enrichissement des variantes de ligature comme mutation du système dans une perspective structuraliste<sup>52</sup>. Ses observations morphologiques se rapprochent souvent de celles de Heinemeyer mais il leur donne une tout autre cohérence théorique.

Ces travaux très stimulants mériteraient une plus longue discussion<sup>53</sup>. Je noterai seulement ce désaccord fondamental: les travaux italiens se sont concentrés sur les rapports entre lettres voisines, en négligeant ce qui se passe à l'intérieur de chacune. Or un fait capital du XIII<sup>e</sup> siècle, montré par E. Poulle<sup>54</sup>, est que les ligatures externes se sont multipliées au détriment de la cohérence interne, entraînant une désarticulation de la chaîne graphique. En réaction, en France vers 1300, la chancellerie a adopté une écriture réformée, basée sur l'exécution liée de la lettre individuelle: celle que nous appelons la mixte (même si ce terme un peu vague n'a guère eu de fortune hors de l'École des chartes), et qui est à l'origine de la diffusion européenne des écritures dites bâtarde<sup>55</sup>. J'en rapprocherais volontiers la formation de la *mercantesca*, fort différente, mais dont les modes de ligature, à la même époque, mènent aussi vers une exécution liée.

Le développement du nouveau système graphique a été étudié par Casamassima à partir d'une seule catégorie de documents (ceux des notaires toscans) et comme un phénomène en soi, mettant de côté la question du contexte et l'ensemble des paramètres extragraphiques. Costamagna, lui, a soutenu une sorte de téléologie graphique millénaire justifiée par la physiologie, et dont les cursives actuelles seraient le résultat plus ou moins inéluctable. Seul P. Rück a esquissé en 1988 une approche globale des cursives médiévales dans leurs aspects fonctionnels, techniques et visuels à la fois, qui attend d'être relayée.

La thèse de L. Kiseleva, en 1974, avait déjà envisagé à grande échelle, en appliquant Mallon aux cursives des XIII<sup>e</sup>–XV<sup>e</sup> siècles, les conditions his-

<sup>51</sup> Surtout dans COSTAMAGNA, *Paleografia latina* [3.4]; ID., *Perché scriviamo così* [3.4] chap. 7.

<sup>52</sup> CASAMASSIMA, *Tradizione* [3.4].

<sup>53</sup> MASTRUZZO, *Ductus* [3.4] en donne une très approfondie et éclairante.

<sup>54</sup> POULLE, *La cursive gothique* [2.6.1] p. 464.

<sup>55</sup> ID., *Compte rendu de Stiennon* [3.4] p. 617–619; ID., *Les faux* [2.6.1].

<sup>56</sup> KISELEVA, *Goticeskiy kursiv* [2.3].



toriques et techniques<sup>56</sup>. Elle reportait audacieusement jusqu'à des gloses du XI<sup>e</sup> siècle le développement de formes cursives dans les livres, en postulant même que des tendances pareilles devaient se rencontrer dès les IX<sup>e</sup>-X<sup>e</sup> siècles dans l'écriture informelle, aujourd'hui perdue, sur tablettes de cire. Ce schéma est certes affaibli par des erreurs propres à un livre de jeunesse, entre autres sur la datation des gloses examinées, et il a d'ailleurs été contesté, l'argument des tablettes de cire apparaissant comme une vaine spéculation<sup>57</sup>. L'idée des documents fantômes vaut pourtant qu'on s'y arrête.

### 3.5 Un chaînon manquant?

L'abondance des archives de la fin du Moyen Age peut donner l'illusion d'un panorama graphique complet. Mais six cent quarante-cinq chartes (soit 6,45 petits textes par an) ne sauraient faire un échantillon fidèle de tout ce qui a été écrit en Hollande et Zélande au XIII<sup>e</sup> siècle. Parce que les écrits conservés étaient destinés à la conservation: des documents excessivement homogènes par leur nature et par leur mode de production. Or la disparition presque complète des écrits plus éphémères, et il faut penser particulièrement aux tablettes de cire, omniprésentes avant la généralisation du papier, n'annule pas leur rôle dans le système graphique. Cette Atlantide des écritures quotidiennes perdues ne jette-t-elle pas un autre jour sur les livres, les chartes et les registres qui nous restent? A l'opposé d'une paléographie science du visible ou même du mesurable, la conjecture ouvre ici un gouffre insondable, mais dont l'hypothèse même pourrait modifier l'équilibre de notre perception.

Ainsi il paraît vraisemblable que la cursivité s'insinue dans les actes à mesure que la quantité d'écriture augmente, non pas tant mécaniquement, parce que le clerc, surchargé de travail, ne pourrait faire autrement, mais parce que, plus l'écriture devient banale, plus l'autorité des modèles se perd<sup>58</sup>: l'exigence se relâche, le geste se rapproche des habitudes du clerc, nous révélant la manière dont il écrirait pour lui-même. La diplomatie aurait sans doute son mot à dire sur la question: si les parchemins anglais montrent des marques de cursivité nombreuses et particulièrement précoces, dès la première moitié du XII<sup>e</sup> siècle<sup>59</sup>, est-ce parce que la cursivité

<sup>57</sup> Le débat est récapitulé et la chronologie remise dans sa juste perspective par SPUNAR, *Zum Aufkommen* [2.2]. Celui-ci rappelle que Pražák estimait, à l'opposé, la cursive gothique de Bohême directement issue de la *textualis*, parce qu'elle n'apparaît dans les livres qu'au milieu du XIV<sup>e</sup> siècle. Cette fois, c'était séparer abusivement les livres et les documents, et surtout juger l'évolution locale sans tenir compte des apports extérieurs.

<sup>58</sup> CARDONA, *Antropologia* [3.2.1] p. 208.

<sup>59</sup> Comme l'a déjà noté POULLE, *La cursive gothique* [2.6.1] p. 464.

serait plus répandue dans ce pays, ou simplement parce que nous avons gardé ces documents de forme modeste, particuliers à l'Angleterre, que sont les *writs*? La collecte des écritures de professionnels négligents et de non-professionnels, dont on conserve tout de même de nombreux exemples, paraît indispensable pour les XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles<sup>60</sup>.

Les «habitudes», ce sont les réflexes de l'œil et de la main, d'autant plus actifs que le geste est plus rapide, plus soumis à son rythme propre et aux caractéristiques des supports et des instruments. Or si les réflexes acquis dans certaines situations dominantes continuent à jouer dans d'autres, les formes soignées pour durer ne peuvent-elles aussi nous dire quelque chose de celles qui ont disparu? Dans quel rapport se trouve l'écriture des parchemins voués à la conservation avec les formes plus éphémères tracées sur des rognures aussitôt jetées, dans la cire, et enfin sur papier?

A ce stade des hypothèses, on ne peut qu'être frappé par une coïncidence: la réorganisation de la chaîne graphique par les ligatures, entre le XIII<sup>e</sup> et le XIV<sup>e</sup> siècle, accompagne les progrès décisifs du papier et le déclin parallèle des tablettes. Peut-on exclure que la disparition accélérée d'un support millénaire ait causé une inflexion dans les positions de la main, dans ses mouvements et, au bout du compte, dans les normes visuelles de l'écriture? Cette coïncidence présente même des ressemblances troublantes avec la mutation de la cursive romaine au III<sup>e</sup> siècle, à un moment où les tablettes traditionnelles semblent avoir un temps régressé face au papyrus. Ce n'est pas le lieu ici d'approfondir cette question particulière<sup>61</sup>, mais je voudrais avoir suggéré l'ampleur des friches qui restent à explorer avant de construire une histoire de l'écriture dans les siècles où elle s'est le plus répandue.

### 3.6 Les logiques du système graphique

L'interprétation historique de la morphologie ne saurait se contenter d'aligner les variétés de chaque lettre. La réalité de l'évolution, c'est l'interaction de ces formes entre elles, et non pas lettre par lettre, mais à l'intérieur d'une chaîne. L'écriture est un système, à la fois moteur et visuel, dont il nous appartient de reconstruire non seulement la diachronie mais les

<sup>60</sup> Les scripteurs qui ont pu écrire plus ou moins régulièrement et même acquérir une certaine rapidité sans viser à la maîtrise formelle des professionnels, jouent un rôle vital dans le devenir de l'écriture et ne doivent pas être confondus avec les «semi-lettrés», que seuls ont étudiés Petrucci et son école, et dont la production, archaïque, pauvre, reste en marge de l'évolution.

<sup>61</sup> Voir maintenant SMITH, De la cire au papyrus [3.5].

logiques successives<sup>62</sup>. L'alphabet est un répertoire fini, structuré et évolutif de signes, eux-mêmes composés à partir d'un répertoire fini, structuré et évolutif d'éléments géométriques indivisibles, ou plutôt de gestes élémentaires. Ainsi, pour rendre compte de l'histoire de chaque lettre, c'est tout le devenir de l'alphabet latin qu'il faudrait d'abord relire comme un kaléidoscope d'assimilations et de dissimilations, capable de mener les signes les plus dissemblables jusqu'à la gémellité<sup>63</sup> et inversement, selon les dates, les lieux et les types.

Les lettres ne vivent cependant pas dans l'alphabet, mais sur la page. L'écriture latine a évolué de la transcription des sons à la représentation des mots (sans parler d'unités de sens plus large), les deux niveaux restant imbriqués dans l'écriture comme dans la lecture, par la collaboration de zones différentes du cerveau. La graphématique<sup>64</sup>, telle qu'elle a été développée par la linguistique et adoptée par la philologie, décrit le rapport des signes écrits au langage, voire la logique interne (présente ou historique) de leur combinatoire, en faisant toutefois abstraction de la variation de leurs formes individuelles; donc la «substance graphique» au détriment de la «forme expressive»<sup>65</sup>. On serait tenté d'ajouter: comme si les textes avaient toujours été imprimés. Sauf que la typographie elle-même n'est pas neutre, elle n'est transparente que pour ses contemporains, et la forme expressive est précisément le domaine des typographes. Ceux-ci ont élaboré une tout autre approche du «graphe» et du «graphème», proprement visuelle, déclinée selon une grammaire stylistique mais fondée d'abord sur les critères de la «lisibilité», théorisés de longue date, et dont le répertoire des signes n'est qu'un aspect<sup>66</sup>. Il revient aux paléographes de croiser ces axes complémentaires, centrés sur la lecture, avec la question de l'écriture comme production matérielle des signes, et avec la dimension historique. Je ne connais guère que Jean Irigoin qui ait tenté cette approche structurelle, pour l'alphabet grec.

Dans l'écriture latine, la demi-onciale, première formalisation d'un système minuscule, «quadrilinéaire», avait établi un jalon décisif de la lisibilité, auquel la minuscule caroline était revenue. Les cursives du XIII<sup>e</sup> siècle, elles, bousculent la norme au profit du mot graphique, précédemment

<sup>62</sup> C'est le projet de CASAMASSIMA, *Tradizione* [3.4].

<sup>63</sup> Par exemple, à la fin du Moyen Age, B/V ou O/R.

<sup>64</sup> Excellente discussion dans une perspective paléographique chez MASTRUZZO, *Ductus* [3.4] p. 413–424.

<sup>65</sup> Selon l'opposition chère à COSTAMAGNA (voir surtout les premières pages de *Paleografia latina* [3.4]).

<sup>66</sup> Voir parmi bien d'autres SPENCER, *The visible word* [3.6].

défini par la simple segmentation de la chaîne<sup>67</sup>. C'est alors une phase d'expérimentation intense des morphologies et de la répartition des allo-graphes. Les lettres sont-elles plus distinctes si l'on prolonge les *i*? les *m*? les *n*? Si l'on élargit les *t*, les *r* ou les *c*? On finit par s'apercevoir que là n'est pas la question: pour l'œil comme pour la main, la solution la plus économique est dans la globalité du mot. On fera donc plonger et *i* et *m* et *n*, mais en finale. D'autres lettres, comme *a* ou *s*, seront pareillement différenciées selon leur position. L'intérieur du mot retourne en revanche à son homogénéité rythmique. Le perfectionnement des systèmes abrégatifs va dans le même sens. Tout ceci, parfaitement au point dans les normes de la chancellerie pontificale dès avant le milieu du XIII<sup>e</sup> siècle<sup>68</sup>, n'est pas adopté en France avant 1300. Puis le mot, devenu un pour la main, avec un début et une fin, étend encore des traits d'attaque et de fuite, griffe le blanc alentour comme la cursive romaine s'était aventurée dans l'interligne. L'œil, en fin de compte, ne lit même plus un ruban hérissé et segmenté, mais plutôt une succession de formes qui ont un haut, un bas, une gauche et une droite.

Il nous faudra continuer à creuser ce paradoxe: les cursives médiévales, réputées si difficiles à lire, révèlent à l'œil accoutumé des repères bien plus structurés que dans beaucoup d'écritures actuelles, un souci constant de sauvegarder la lisibilité en dépit de la vitesse, y compris en tirant de la vitesse même diverses marques visuelles distinctives<sup>69</sup>.

### 3.7 Typologie et nomenclature

Ordonner dans un cadre commun la vie foisonnante des formes: voilà enfin une des plus grandes difficultés pratiques et théoriques auxquelles nous soyons confrontés. Si les praticiens du catalogage continuent à s'interroger sur les normes à suivre<sup>70</sup>, Peter Gumbert et maintenant Albert

<sup>67</sup> Comme l'a dit RÜCK, *Ligatur und Isolierung* [3.4]. Je me concentre ici sur la forme des lettres au détriment de ce qui concerne la ponctuation ou le blanc entre les mots (en dernier lieu SAENGER, *Space* [3.6]), ainsi que les aspects linguistiques de la segmentation (voir par exemple, pour le français, les travaux d'ANDRIEUX-REIX et MONSONEGO).

<sup>68</sup> Explicitement dans le recueil d'instructions commenté par G. TESSIER, *Note sur un manuel à l'usage d'un officier de la cour pontificale* (XIII<sup>e</sup> siècle), in: *Études d'histoire du droit canonique dédiées à G. Le Bras* 1 (1965) p. 357–371.

<sup>69</sup> C'est particulièrement vrai de la cursive «mixte» française (surtout pour les nasales finales plongeantes). Or au XVI<sup>e</sup> siècle la «lettera francese» est encore réputée dynamique et déformable entre toutes. Mieux encore, on la déforme à la fois pour aller vite et pour la rendre plus lisible selon G. B. PALATINO, *Libro... nel quale s'insegna a scrivere ogni sorte lettera* (1540) fol. Diiiii, in: O. OGG, *Three classics of Italian calligraphy* (1953) p. 177.

<sup>70</sup> La question est remise à plat en dernier lieu par OVERGAAUW, *Die Nomenklatur* [3.7].

Derolez ont bien montré l'enjeu de la typologie et de la nomenclature, fût-ce dans un cadre aussi rigide que celui de Liefertinck: quoi que l'on pense de sa réalité historique, c'est un instrument commode, heuristique et didactique, pour dépasser la simple constatation, admirative ou désespérée, de l'inépuisable diversité des productions humaines<sup>71</sup>.

Les gothiques documentaires n'ont pas connu leur Liefertinck. Elles ont connu Hajnal, dont les *Schriftproben* distinguaient déjà une trentaine de types successifs aux XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles selon des critères assez hétérogènes. Elles ont connu Franco Bartoloni, qui a proposé en 1955 une nomenclature riche, basée en trop grande partie sur des coordonnées extragraphiques, du type «semicursive notariale siennoise de type précarolin du XI<sup>e</sup> siècle». Elles ont connu surtout beaucoup d'habitudes variables et incohérentes: Bartoloni a eu raison de les dénoncer, mais rien n'a changé. Les tautologies extragraphiques y restent intimement mêlées: il est trop facile de caractériser les écritures de notaires comme notariales, et celles des chancelleries comme chancelleresques<sup>72</sup>.

Même la typologie la plus élémentaire des diplomatistes paraît discutable. Ainsi la division entre minuscule et cursive, que Bartoloni consentait à garder, alors que minuscule ne saurait s'opposer formellement qu'à majuscule. Les diplomatistes appellent «minuscules» les minuscules non cursives, et «cursives» les minuscules cursives. On perpétue ainsi une confusion entre la morphologie et le mode d'exécution, dont la différenciation est justement l'acquis majeur de la nomenclature de Liefertinck. Au XIII<sup>e</sup> siècle, dans une même chancellerie, on peut varier considérablement le degré de cursivité d'un même type parfaitement distinct, y compris en ralentissant un type conçu spécialement pour une exécution cursive, comme il en existe désormais.

Avant de dresser une quelconque typologie, et de pouvoir en tirer une chronogéographie, ne serait-ce qu'entre les chancelleries, il y a donc des questions de fond et de méthode sur la notion même de type. Quel est le degré d'élasticité d'un type? Où est la limite entre deux types? Quelles peuvent être la variation d'une main dans le cours du temps et sa variabilité à un moment donné<sup>73</sup>? Quelle devrait être la finesse de la grille que

<sup>71</sup> Invoquée contre Liefertinck, on le sait, par CENCETTI, *Lineamenti* [2.4.1] p. 479. Je laisse ici cette discussion, pour la reprendre dans mon compte rendu de DEROLEZ, *The palaeography*, in: *Scriptorium*, à paraître prochainement.

<sup>72</sup> Voir par exemple MAZZOLENI, *Esempi* [2.4.1].

<sup>73</sup> On a vu que KOCH, *Die Schrift* [2.1.1] fournit des éléments utiles. PARISSE, *Un scribe* [2.6.1] va jusqu'à dater des chartes à quelques années près sur la base d'une évolution individuelle supposée linéaire.

nous cherchons? Elle est probablement plus serrée que pour les livres, tant les écritures documentaires connaissent de variétés, locales ou non.

L'idée, mise au point par J. P. Gumbert d'après Liefstinck, d'identifier des types en fonction de la fréquence des allographes de trois lettres diacritiques (*a*, *s*, *l*), a inspiré à Joachim Spiegel, en 1992, une méthode semblable pour formaliser le changement des écritures diplomatiques allemandes vers le milieu du XIV<sup>e</sup> siècle, déjà signalé par Heinemeyer (et qui correspond de fait à l'adoption de la «mixte»). Il a ainsi réparti dans un espace tridimensionnel la fréquence des allographes opposés de trois autres lettres choisies par lui, *a*, *g* et *m*, d'après son étude de cinq mille actes des comtes palatins du Rhin. La corrélation s'est révélée probante. Mais on voit bien que, pour chaque type, chaque époque, chaque question à poser, les indices (pas nécessairement réductibles à trois) devraient être différents, choisis sur mesure: aucune clef n'ouvrira toutes les portes.

On peut imaginer une méthode moins empirique. Ce serait le recensement de la plus large sélection possible de caractéristiques potentiellement significatives (non seulement des formes de lettres individuelles), pour déterminer statistiquement, par analyse factorielle, lesquels sont vraiment pertinentes, en mesurant d'une part la répartition des mains en général, d'autre part des taux de corrélation entre les caractéristiques recensées. La lourdeur du traitement préalable exige qu'on l'expérimente d'abord sur des échantillons restreints, de quelques dizaines ou centaines de mains. Mais les résultats pourraient déjà indiquer si la notion même de type peut être maintenue (ce qu'il faut espérer): des corrélations imprévues pourraient mettre en lumière des critères de groupement typologique qui échappent à première vue à l'observateur moderne<sup>74</sup>.

### 3.8 Enseignement de l'écriture

Les instructions et modèles des maîtres de la fin du Moyen Age peuvent aussi aider à réfléchir, depuis que Herrad Spilling a donné une interprétation cohérente de leur nomenclature, et bien qu'ils se limitent essentiellement au XV<sup>e</sup> siècle, au domaine germanique et à quelques types, dont certains déjà bien démodés. A travers ces documents, dont de nouveaux exemples sont signalés de temps en temps, nous en revenons ainsi toujours à la question de Hajnal: où et comment apprend-on à écrire?

<sup>74</sup> Un tel projet est à l'étude, par Olivier Guyotjeannin et moi-même, sur les caractères diplomatiques et paléographiques des procurations et excuses pour l'assemblée convoquée à Paris pour la croisade en 1317, conservées dans le Trésor des chartes (Archives nationales, J 443-444).

Quelle est la part du modèle, et quelle est la marge de liberté du scribe? Quel rôle les maîtres comme ceux que nous connaissons jouent-ils vraiment, avec leurs modèles plus ou moins partagés, face aux institutions qui développent leurs propres types et les enseignent aux clercs qu'ils recrutent<sup>75</sup>, ou face aux écoles des marchands et à l'apprentissage que ceux-ci reçoivent aussi bien «sur le tas»? Les études paléographiques sur l'enseignement de l'écriture, professionnelle ou non, restent remarquablement peu nombreuses, et la documentation elle-même étrangement fuyante. C'est encore une question où nous sommes plutôt mieux lotis pour les hautes époques, et nous aimerions avoir un travail comparable à la récente thèse de Raffaella Cribiore, qui éclaire la terminologie et la typologie des écritures (grecques) d'après plus de quatre cents exercices scolaires de l'Égypte gréco-romaine.

### Conclusion

Comment conclure? Ce serait bien prématuré, tant est grande la disproportion entre la quantité des documents disponibles, l'ampleur des questions ouvertes et l'état de la bibliographie, certes riche en qualités mais embryonnaire et entravée par le cloisonnement national et documentaire. Nous avons seulement effleuré l'histoire des gothiques diplomatiques et cursives, un carrefour historique de l'écriture latine, un chantier formidable où expérimenter et approfondir l'ensemble des hypothèses et des procédés de la paléographie. Les écritures de l'Antiquité et du haut Moyen Âge ont stimulé depuis trois siècles, par leur aspect énigmatique et grâce à leur rareté même, des réflexions multiples concernant aussi bien les mécanismes matériels que les paramètres historiques qui agissent sur les formes. La masse des documents des XII<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècles (et pourquoi nous arrêter là?) doit permettre d'éprouver nos méthodes à une échelle plus proche de la réalité, autrement dit de penser la complexité dans des termes à sa mesure plutôt que de vouloir la contraindre dans des schémas *a priori*. Il reste à faire des efforts nouveaux d'imagination, mais aussi à importer des concepts et des procédés existants, qui permettent des traitements de série efficaces, en particulier par des formalisations chiffrées: ce ne sera pas renier la vocation ni les principes de la paléographie, mais bien confirmer leur validité et leur vivacité au sein des disciplines, plus nombreuses que jamais, qui ont pour ambition d'expliquer l'écriture.

---

<sup>75</sup> Pour un état plus détaillé de ces questions, je renvoie à SMITH, Pour une préhistoire [3.1].

## BIBLIOGRAPHIE

On trouvera ici un recensement méthodique et chronologique des principaux travaux des années 1953–2003, augmenté de quelques études de référence plus anciennes et de plusieurs qui ne concernent pas strictement les gothiques documentaires. Le plan suit les grandes lignes du rapport ci-dessus, pour permettre une vue synthétique de la production. Les titres cités ici sont repris en note sous forme abrégée. Pour des références plus détaillées, on peut se reporter à la bibliographie de paléographie publiée en ligne par l'École des chartes: <theleme.enc.sorbonne.fr>.

## 1. Quelques jalons historiographiques

POST G., A general report. Suggestions for future studies in late mediaeval and Renaissance palaeography, in: X Congresso internazionale di scienze storiche. Relazioni 1 (1955) p. 407–422.

ROSS B., Latin palaeography in the later Middle Ages. Some recent contributions, in: *Medievalia et humanistica* N. S. 2 (1971) p. 153–163.

LÜLFING H., Neuere Literatur zur Schriftgeschichte des späten Mittelalters und der Renaissance, in: *Gutenberg Jahrbuch* 48 (1973) p. 15–36.

BOYLE L. E., Medieval Latin palaeography. A bibliographical introduction (1984); trad. italienne augm., collab. F. TRONCARELLI, *Paleografia latina medievale. Introduzione bibliografica* (1999).

Un secolo di paleografia e diplomatica, 1887–1986. Per il centenario dell'Istituto di paleografia dell'Università di Roma, éd. A. PETRUCCI/A. PRATESI (1988).

RÜCK P., La diplomatique face à la codicologie triomphante, in: *Gazette du livre médiéval* 17 (1990) p. 1–7; rééd. in: ID., *Fachgebiet Historische Hilfswissenschaften* (2000) [3.1] p. 169–171

## 2. Bilan par régions géographiques

N. B.: L'origine des chercheurs correspondant le plus souvent aux régions étudiées, le classement suivi ici est un compromis entre ces deux critères.

## 2.1 Pays germaniques

## 2.1.1 Écritures diplomatiques

STEFFENS F., *Lateinische Paläographie* (<sup>1</sup>1909, réimpr. 1929, 1964); trad. française, *Paléographie latine* (1910, <sup>2</sup>1929, réimpr. 1982).



- HESSEL A., Von der Schrift zum Druck, in: Zs. des Deutschen Vereins für Buchwesen und Schrifttum 6 (1923) p. 89–105.
- UHLHORN F., Die Großbuchstaben der sogenannten gotischen Schrift, mit besonderer Berücksichtigung der hildesheimer Stadtschreiber (1924).
- GENZSCH H. A., Kalligraphische Stilmerkmale in der Schrift der luxemburgisch-habsburgischen Reichskanzlei, in: MÖIG 45 (1931) p. 205–214.
- HESSEL A., Die Schrift der Reichskanzlei seit dem Interregnum und die Entstehung der Fraktur, in: Nachrichten Göttingen. Fachgr. 2: Mittlere und neuere Geschichte N. S. 2/3 (1937) p. 43–59.
- FOERSTER H., Abriß der lateinischen Paläographie (1949, <sup>2</sup>1963, réimpr. 1981, <sup>3</sup>2004).
- FICHTENAU H., Die Lehrbücher Maximilians I. und die Anfänge der Frakturschrift (1961).
- STURM H., Unsere Schrift. Einführung in die Entwicklung ihrer Stilformen (<sup>2</sup>1961).
- HEINEMEYER W., Studien zur Geschichte der gotischen Urkundenschrift (AfD Beiheft 4, 1962, <sup>2</sup>1982); extrait de: AfD 1 (1955) p. 330–381; 2 (1956) p. 250–323; 5–6 (1959–1960) p. 308–429.
- BANSA H., Studien zur Kanzlei Kaiser Ludwigs des Bayern vom Tag der Wahl bis zur Rückkehr aus Italien, 1314–1329 (1968).
- KOCH W., Die Reichskanzlei in den Jahren 1167 bis 1174. Eine diplomatisch-paläographische Untersuchung (Österreichische Akademie der Wissenschaften, phil.-hist. Kl., Denkschriften 115, 1973).
- BECK F., Zur Herausbildung der gotischen Kursive im Gebiet der deutschen Ostexpansion, in: Jahrbuch für Geschichte des Feudalismus 2 (1978) p. 101–118.
- LANGHOF P., Triebkräfte und Entwicklungstendenzen der gotischen kursiven Urkundenschriften im Gebiet der deutschen Ostexpansion im Spätmittelalter. Eine paläographisch-kanzleigeschichtliche Untersuchung, in: Jahrbuch für Geschichte des Feudalismus 3 (1979) p. 87–109.
- KOCH W., Die Schrift der Reichskanzlei im 12. Jh. (1125–1190). Untersuchungen zur Diplomatik der Kaiserurkunde (Österreichische Akademie der Wissenschaften, phil.-hist. Kl., Denkschriften 134, 1979).
- KOCH W., Zu Sprache, Stil und Arbeitstechnik in den Diplomen Friedrich Barbarossas, in: MÖIG 88 (1980) p. 36–69.
- GUTZWILLER H., Die Entwicklung der Schrift vom 12. bis ins 19. Jh. (Veröffentlichungen des Solothurner Staatsarchives 8, 1981).
- BECK F., Schrift, in: Die archivalischen Quellen. Eine Einführung in ihre Benutzung, éd. F. BECK/E. HENNING (1994) p. 163–206.
- BROMM G., Die Entwicklung der Großbuchstaben im Kontext hochmittelalterlicher Papsturkunden (Elementa diplomatica 3, 1995).

- KOCH W., Paläographische Bemerkungen zum Komplex der österreichischen Freiheitsbriefe, in: Festschrift Walter Jaroschka zum 65. Geburtstag, éd. A. LIESS/H. RUMSCHÖTTEL/B. UHL (AZ 80, 1997) p. 228–252.
- Papsturkunde und europäisches Urkundenwesen. Studien zu ihrer formalen und rechtlichen Kohärenz vom 11. bis 15. Jh., éd. P. HERDE/H. JAKOBS (AfD Beiheft 7, 1999).
- ERTL Th., Studien zum Kanzlei- und Urkundenwesen Kaiser Heinrichs IV. (Forschungen zur Geschichte des Mittelalters 4, 2002).

### 2.1.2 Extension des formes cursives aux livres

- MAZAL O., Buchkunst der Gotik (Buchkunst im Wandel der Zeiten 1, 1975).
- ZIEGLER Ch., Aspekte zur böhmischen und österreichischen Paläographie des 15. Jh. anhand von Beispielen des Bestandes der Stiftsbibl. Zwettl, in: *Codices manuscripti* 4 (1978).
- BISCHOFF B., Paläographie des römischen Altertums und des abendländischen Mittelalters (Grundlagen der Germanistik 24, 1979, <sup>2</sup>1986); trad. française (1985); trad. anglaise (1990, réimpr. 1997, 2001); trad. italienne (1992).
- FRENZ Th., Gotische Gebrauchsschriften des 15. Jh. Untersuchungen zur Schrift lateinisch-deutscher Glossare am Beispiel des *Vocabularius Ex quo*, in: *Codices manuscripti* 7 (1981) p. 14–30.
- SCHNEIDER K., Gotische Schriften in deutscher Sprache 1: Vom späten 12. Jh. bis um 1300 (1987).
- MAZAL O., Beobachtungen zu österreichischen Buchschriften des 14. Jh., in: *Codices manuscripti* 16 (1992) p. 1–39.
- SCHNEIDER K., Paläographie und Handschriftenkunde für Germanisten. Eine Einführung (1999).
- MAZAL O., Beobachtungen zu österreichischen Buchschriften des 14. Jh., in: *Scriptorium* 54 (2000) p. 40–63.

### 2.1.3 Cursives gothiques modernes

- GÓRSKI K., Neografia gotycka. Podrecznik pisma neogotyckiego XVI–XX vekov [Néographie gothique. Manuel de l'écriture néogothique des XVI<sup>e</sup>–XX<sup>e</sup> siècles] (1960, <sup>2</sup>1978); résumé, ID., Studies on neogothic script, in: *Acta Poloniae historica* 9 (1963).
- STURM, Unsere Schrift (1961) [2.1.1].
- DÜLFER K./KORN H.-E., Schrifttafeln zur deutschen Paläographie des 16.–20. Jh. (Veröffentlichungen der Archivschule Marburg 2, 1966, <sup>10</sup>2000).

- TERZYŃSKA T., Zum Schreibgebrauch in der herzoglichen Kanzlei Johann Friedrichs des Mittleren (1552–1565), in: *Studia Germanica Posnaniensia* 3 (1974) p. 69–81.
- GLADT K., Deutsche Schriftfibel. Anleitung zur Lektüre der Kurrentschrift des 17.–20. Jh. (1976).
- BECK F., Zur Herausbildung der deutschen Schreibschrift, insbesondere ihrer kursive Formen, im Bereich ostdeutscher Territorialstaaten im 16. Jh., in: *Jahrbuch für Geschichte des Feudalismus* 7 (1983) p. 265–286.
- BECK F., Persönliche Schriften im Umfeld der frühbürgerlichen Revolution in Deutschland. Die Handschrift Luthers, Müntzers, Zwinglis und Melanchthons, ein paläographischer Vergleich, in: *Jahrbuch für Geschichte des Feudalismus* 13 (1989) p. 89–131.
- BECK F., Die «Deutsche Schrift». Medium in fünf Jh. deutscher Geschichte, in: *AfD* 37 (1991) p. 453–479.
- GUTZWILLER H., Die Entwicklung der Schrift in der Neuzeit, in: *AfD* 38 (1992) p. 381–488.
- TACENKO, Zur Geschichte der deutsche[n] Kursive (1992) [2.3].
- BECK, Schrift (1994) [2.1.1].
- ECKARDT H. W./STÜBER G./TRUMPP Th., «Thun kund und zu wissen jedermänniglich.» Paläographie, archivalische Textsorten, Aktenkunde (Archivhefte 32, 1999).

## 2.2 Europe centrale et orientale

- HAJNAL I., Vergleichende Schriftproben zur Entwicklung und Verbreitung der Schrift im 12.–13. Jh. (1943).
- HAJNAL I., L'enseignement de l'écriture aux universités médiévales (1954, <sup>2</sup>1959).
- SPUNAR P., Genese české bastardy a její vztah k českým prvotiskům [La genèse de la bâtarde et son rapport avec les incunables en Bohême], in: *Listy filologické* 78/3 (1955) p. 34–51.
- SPUNAR P., L'évolution et la fonction de la bâtarde en Bohême, in: *Studia źródłoznawcze. Commentationes* 6 (1961) p. 1–19.
- BIELIŃSKA M., Kancelaria Władysława Łokietka w latach 1296–1299 [La chancellerie de Ladislas le Bref dans les années 1296–1299, in: *Studia źródłoznawcze. Commentationes* 6 (1961) p. 21–80.
- SUŁKOWSKA I., Księgi polskiej kancelarii koronnej w drugiej połowie XV wieku [Les registres de la chancellerie de Pologne (Metrica Regni) du XV<sup>e</sup> siècle], in: *Studia źródłoznawcze. Commentationes* 6 (1961) p. 81–101.

- ŠEBÁNEK J., *Základy pomocných věd historických 1: Latinská paleografie* [Principes des sciences auxiliaires de l'histoire 1: Paléographie latine] (1962).
- ŠEBÁNEK J./DUSKOVÁ S., *Das Urkundenwesen König Ottokars II. von Böhmen*, in: *AfD* 14 (1968) p. 302–422; 15 (1969) p. 251–427.
- PRAŽÁK J., *Latinské písmo v českých zemích od 11. do 16. století* [L'écriture latine en Bohême, XI<sup>e</sup>–XVI<sup>e</sup> siècle], in: *Archivní časopis* 20 (1970).
- GIEYSZTOR A., *Zarys dziejów pisma łacinskiego* [Précis d'histoire de l'écriture latine] (1973).
- PRAŽÁK J., *Počátky knižní kursívy v Čechách* [Débuts de la cursive livresque en Bohême], in: *Studie o rukopisech* 18 (1979) p. 115–143.
- PRAŽÁK J., *Puvod česke bastardy* [Les origines de la bâtarde de Bohême], in: *Studie o rukopisech* 20 (1981) p. 93–118.
- MARSINA R., *Vývoj listinného písma v stredoveku na Slovensku* [Développement de l'écriture diplomatique au Moyen Age en Slovaquie], in: *Slovenská archivistika* 26/1 (1991) p. 21–35.
- Stand, Aufgaben und Perspektiven territorialer Urkundenbücher im östlichen Mitteleuropa, éd. W. IRGANG/N. KERSKEN (1998).
- ADAMSKA A., *The introduction of writing in Central Europe (Poland, Hungary and Bohemia)*, in: *New approaches* (1999) [3.2.1] p. 165–190.
- SPUNAR P., *Zum Aufkommen der gotischen Kursive in Mitteleuropa*, in: *Scriptorium* 54 (2000) p. 14–19.
- VESZPRÉMY L., *On the border of book and charter palaeography*, in: *Dating undated medieval charters*, éd. M. GERVERS (2000) p. 193–206.
- HAVEL D., *Listinné písmo v káncelaři Václava II. (1283–1305) a Václava III. (1305–1306) 2: Typologie písma* [L'écriture diplomatique à la chancellerie de Venceslas II et Venceslas III 2: Typologie de l'écriture], in: *Sborník prací Filozofické fakulty brněnské univerzity C* 48 (2001) p. 37–65.
- Album pozdně středověkého písma 1 = Album scripturae medii aevi posterioris 1: H. PÁTKOVÁ, Severní Čechy = Bohemia septentrionalis* (2002–).
- The history of written culture in the «Carpatho-Danubian» region*, éd. H. PÁTKOVÁ/P. SPUNAR/J. ŠEDIVÝ (Latin Paleography Network 1, 2003).

### 2.3 Russie (études sur l'Europe occidentale)

- KISELEVA L. I., *Gotičeskij kursiv XIII–XV vv.* [La gothique cursive du XIII<sup>e</sup> au XV<sup>e</sup> siècle] (1974); résumé français in: *Scriptorium* 30 (1976) p. 182.

- MALOV V. N., Proishozhdenje sovremennogo pis'ma ... [Les origines de l'écriture moderne. Paléographie des documents français de la fin du XV<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup> siècle] (thèse dactyl. Moscou 1975).
- ROMANOVA V. L., Rukopisnaja kniga i gotičeskoe pis'mo vo Francii v. XIII–XIV vv. [Livres manuscrits et écriture gothique en France, XIII<sup>e</sup>–XIV<sup>e</sup> siècles] (1975).
- MAZHUGA V. I., Počerk v latinskom pis'me konca VIII-serediny IX v. [Dynamique de l'écriture latine, fin du VIII<sup>e</sup>-milieu du XIII<sup>e</sup> siècle] (thèse dactyl. Leningrad 1979).
- TACENKO T. N., Zur Geschichte der deutsche[n] Kursive im 16. Jh. Bemerkungen zur Entwicklung dieser Schrift anhand von Dokumenten einer Sammlung aus St. Petersburg, in: AfD 38 (1992) p. 356–380.

## 2.4 Italie

### 2.4.1 Généralités

- FEDERICI V., La scrittura delle cancellerie italiane dal secolo XII al XVII (1934, réimpr. 1964).
- BATTELLI G., Lezioni di paleografia (1936, <sup>3</sup>1949, <sup>4</sup>1999).
- CENCETTI G., Lineamenti di storia della scrittura latina (1954, <sup>2</sup>1997).
- PETRUCCI A., Il protocollo notarile di Coluccio Salutati, 1372–1373 (1963).
- CENCETTI G., Compendio di paleografia latina per le scuole universitarie e archivistiche (1966); réed.: Paleografia latina (1978, réimpr. 1997).
- MAZZOLENI J., Esempi di scritture cancelleresche, curiali e minuscole (1972).
- MARICHAL R., La scrittura, in: Storia d'Italia 5/2: I documenti, éd. R. ROMANO/C. VIVANTI (1973) p. 1265–1317.
- CAU E., Codici cistercensi di Rivalta Scrivia (sec. XIII–XIV), in: Ricerche medievali 10–12 (1975–1977) p. 19–29.
- FRENZ Th., Papsturkunden des Mittelalters und der Neuzeit (1986); trad. italienne (1989).
- PETRUCCI A., Storia e geografia delle culture scritte (dal secolo XI al secolo XVIII), in: Letteratura italiana. Storia e geografia 2/2: L'età moderna, éd. A. ASOR ROSA (1988) p. 1193–1292.
- Civiltà comunale. Libro, scrittura, documento. Atti del convegno, Genova, 1988 (Atti della Società ligure di storia patria 103, 1989).
- PETRUCCI A., Breve storia della scrittura latina (1989, <sup>2</sup>1992).
- TIEPOLO M. F./SCARPA P./MIGLIARDI O'RIORDAN G., Esempi di scritture dei secoli XII–XVIII. Tipologie di documenti dei secoli IX–XVI (1991).

PETRUCCI A., La lettera missiva nell'Europa medievale. Tecniche e materiali (programma per un progetto di ricerca), in: *Gazette du livre médiéval* 25 (1994) p. 30–31.

PETRUCCI A., Du brouillon à l'original. La lettre au Moyen Age, in: *Genesis* 9 (1996) p. 67–72.

Libro, scrittura, documento della civiltà monastica e conventuale nel basso medioevo (secoli XIII–XV). Atti del convegno di studio, Fermo, 1997, éd. G. AVARUCCI/R. M. BORRACCINI VERDUCCI/G. BORRI (1999).

#### 2.4.2 Recueils individuels d'études

COSTAMAGNA G., Studi di paleografia e di diplomatica (1972).

PRATESI A., *Frustula palaeographica*. Raccolta di saggi di paleografia dal 1946 al 1991 (Biblioteca di «Scrittura e civiltà» 4, 1992).

CENCETTI G., Scritti di paleografia, éd. G. NICOLAJ (1993, <sup>2</sup>1995).

ORLANDELLI G., Scritti da «Paleografia e diplomatica», éd. R. FERRARA/G. FEO (1994).

#### 2.4.3 Les écritures gothiques en situation de «polygraphisme»

MAZZOLENI J., Esempi di scritture cancelleresche, curiali e minuscole (1972).

CASULA F. C., Breve storia della scrittura in Sardegna. La «documentaria» nell'epoca aragonese (1978).

GALANTE M., Un necrologio e le sue scritture. Salerno sec. XI–XVI, in: *Scrittura e civiltà* 13 (1989) p. 49–328.

RADICIOTTI P., La curiale romana nuova. Parabola discendente di una scrittura, in: *Archivio della Società romana di storia patria* 112 (1989) p. 39–113; Addenda et emendanda, *ibid.* 120 (1997) p. 45–64.

Civiltà del Mezzogiorno d'Italia. Libro, scrittura, documento in età normanno-sveva. Atti del convegno dell'AIPD, Napoli-Badia di Cava dei Tirreni, 1991, éd. F. D'ORIA (1994).

MAGISTRALE F., Cultura grafica e circolazione libraria a Bari in età medievale (1997, <sup>2</sup>2002).

MAGISTRALE F., La cancelleria dei principi di Taranto. Produzione documentaria e modelli organizzativi (gli anni di Filippo I, 1293–1331), in: *Documenti medievali greci e latini. Studi comparativi*, Atti del seminario di Erice, 1995, éd. G. DE GREGORIO/O. KRESTEN (1998) p. 87–109.

FRASCADORE A., *La scomunica e la scrittura. Un'indagine sulla cultura grafica di notai, giudici e testimoni nella Puglia del primo Trecento* (Millennio medievale. Studi, 1999).

#### 2.4.4 «Mercantesca»

SAPORI A., *I libri di commercio dei Peruzzi* (1934).

CENCETTI, *Lineamenti* (1954) [2.4.1].

ORLANDELLI G., *Osservazioni sulla scrittura mercantesca nei secoli XIV e XV*, in: *Studi in onore di Riccardo Filangieri* 1 (1959) p. 445–460; réimpr. in: ID., *Scritti da «Paleografia e diplomatica»* (1994) [2.4.2] p. 145–178.

MELIS F., *Documenti per la storia economica dei secoli XIII–XVI* (1972); E. CECCHI, *Nota di paleografia commerciale (per i secoli XIII–XVI)*, ibid. p. 561–575.

CASTELLANI A., *La prosa italiana delle origini 1: Testi toscani di carattere pratico* (1982).

MIGLIO L., *L'altra metà della scrittura. Scrivere in volgare (all'origine delle corsive mercantili)*, in: *Scrittura e civiltà* 10 (1986) p. 83–138.

MIGLIO L., *Criteri di datazione per le corsive librerie italiane dei secoli XIII–XIV, ovvero riflessioni, osservazioni, suggerimenti sulla lettera mercantesca*, in: *Scrittura e civiltà* 18 (1994) p. 143–158.

MOSICI L., *Osservazioni in margine alle scritture del volgare. Le cosiddette bastarde italiane*, in: *Medioevo e Rinascimento* 9 (1995) p. 121–133.

PETRUCCI A., *Fatti protomercanteschi*, in: *Scrittura e civiltà* 25 (2001) p. 167–176.

#### 2.4.5 Transition vers la cursive humanistique/Littera Sancti Petri

HERDE P., *Die Schrift der florentiner Behörden in der Frührenaissance (ca. 1400–1460). Ein Beitrag zur Frage des Übergangs von der gotischen zur humanistischen Schrift*, in: *AfD* 17 (1971) p. 302–335.

FRENZ Th., *Das Eindringen humanistischer Schriftformen in die Urkunden und Akten der päpstlichen Kurie im 15. Jh.*, in: *AfD* 19 (1973) p. 287–418; 20 (1974) p. 384–506.

FRENZ Th., *«Littera Sancti Petri». Zur Schrift der neuzeitlichen Papsturkunden*, in: *AfD* 24 (1978) p. 443–515.

RÜTH M., *Aufkommen und Verbreitung der humanistischen Kanzleikursive in den kommunalen Behörden der südlichen Toskana und Umbriens. Untersuchungen zu den Dokumentarschriften von Foligno, Perugia, Siena und Arezzo im 15. Jh.*, in: *AfD* 36 (1990) p. 221–370; 37 (1991) p. 307–452.

ZIMMERHACKL H., Das Eindringen humanistischer Schriftformen in die Dokumentarschrift der kommunalen Behörden der Emilia Romagna im 15. Jh., in: AfD 45 (1999) p. 119–333.

ZIMMERHACKL H., Dokumentation der humanistischen Schriftentwicklung in den kommunalen Behörden von Bologna, Modena und Reggio im 15. Jh., in: AfD 46 (2000) p. 325–544.

## 2.5 Péninsule Ibérique

### 2.5.1 Espagne

TERREROS Y PANDO E., *Paleografía española* (1758).

GARCÍA VILLADA Z., *Paleografía española, precedida de una introducción sobre la paleografía latina* (1923).

MILLARES CARLO A. *Tratado de paleografía española* (1929, <sup>3</sup>1983).

PONS I GURI J. M., Característiques paleogràfiques dels llibres notariais catalans fins el 1351, in: VII Congreso de historia de la Corona de Aragón 3 (1964) p. 225–248.

ARRIBAS ARRANZ F., *Paleografía documental hispánica* (1965).

CASULA F. C., Alcune note sulla «letra aragonesa» nel secolo XIV, in: *Annali della Facoltà di lettere, filosofia e magistero dell'Università di Cagliari* 30 (1967) p. 1–30.

MATEU IBARS J., *Paleografía de Andalucía oriental. Album* (1973–1977).

D'ARIENZO L., Alcune considerazioni sul passaggio dalla scrittura gotica all'umanistica nella produzione documentaria catalana dei secoli XIV e XV, in: [F. C. CASULA, L. D'ARIENZO], *Studi di paleografia e diplomatica* (1974) p. 199–226.

MARIN MARTINEZ T./RUIZ ASENCIO J. M., *Paleografía y diplomática* (1978, <sup>5</sup>1991–1992).

CASULA F. C., Observaciones paleográficas y diplomáticas sobre la cancelería de Jaime I el Conquistador, in: X Congreso de historia de la corona de Aragón 3 (1980) p. 435–451.

MATEU IBARS J./MATEU IBARS Ma. D., *Colectánea paleográfica de la Corona de Aragón, siglos IX–XVIII* (1980–1991).

CARBONELL BORJA M. J., Notas para el estudio de la escritura usual en Tortosa (primera mitad del siglo XIV), in: *Saitabi* 30 (1981) p. 37–46.

GIMENO BLAY F. M., *La escritura gótica en el país valenciano después de la Conquista del siglo XIII* (1985).

UDINA I MARTORELL F./ESCARTÍN I SÁNCHEZ E., *Documents cabdals de la història de Catalunya* (1985–1987).



GIMENO BLAY F. M./TRENCHS ODENA J., La paleografía y la diplomática en España, in: *Hispania* 50 (1990) p. 459–472.

Escritura y cultura en la edad media, in: *Anuario de estudios medievales* 21 (1991) p. 309–604.

SÁNCHEZ-PRIETO BORJA P., Textos para la historia del español (1991–1995).

ARNALL I JUAN M. J./PONS I GURI J. M., L'escriptura a les terres gironines, segles IX–XVIII (1993).

RIESCO TERRERO A., Introducción a la paleografía y la diplomática general (1999).

### 2.5.2 Portugal

COSTA A. de J. da, Álbum de paleografia e diplomática portuguesas 1 (1942, 1997).

NUNES E. B., Álbum de paleografia portuguesa 1 (1969).

DIAS J. J. A./ MARQUES A. H. de O./RODRIGUES T. F., Album de paleografia (1987).

CRUZ A., Paleografia portuguesa. Ensaio de manual (1987).

MARQUES J., A influência das bulas papais na documentação medieval portuguesa, in: *Revista da Faculdade de Letras [Porto]. Serie de Historia* 2º s. 13 (1996) p. 25–44.

## 2.6 France, Belgique et Pays-Bas

### 2.6.1 France: écritures documentaires médiévales

PROU M., Manuel de paléographie (1924).

BOUARD A. de, Manuel de diplomatique française et pontificale (1929–1952).

MARICHAL R., Registrum autographum priorum collegii Sorbonae. Codex Paris. Nat. lat. 5494 A (Umbrae codicum occidentalium 3, 1960).

GASPARRI F., L'écriture des actes de Louis VI, Louis VII et Philippe Auguste (1973).

Testaments provençaux du Moyen Age. Documents paléographiques, éd. A. RAMIÈRE DE FORTANIER (1979).

POULLE E., La cursive gothique à la chancellerie de Philippe Auguste, in: *La France de Philippe Auguste. Le temps des mutations. Actes du colloque international organisé par le CNRS, Paris, 1980*, éd. R.-H. BAUTIER (1982) p. 455–467.

POULLE E., Les faux de Robert d'Artois et l'histoire de l'écriture, in: *Clio et son regard. Mélanges d'histoire, d'art et d'archéologie offerts à Jacques Stiennon*, éd. R. LEJEUNE/J. DECKERS (1982) p. 519–534.

PARISSE M., Un scribe champenois du XII<sup>e</sup> siècle et l'évolution de son écriture, in: *AfD* 29 (1983) p. 229–241.

GASPARRI F., L'écriture usuelle, reflet d'un enseignement et signification historique, in: *Médiévales* 13 (1987) p. 143–157; rééd. abrégée, Les écritures usuelles et leur signification historique. L'exemple de la chancellerie française au XII<sup>e</sup> siècle, in: VIII Colóquio del Comité internacional de paleografía latina. *Actas* (Madrid-Toledo, 1987), éd. M. C. DIAZ Y DIAZ (1990) p. 71–75.

MERISALO O., La langue et les scribes. Étude sur les documents en langue vulgaire de La Rochelle, Loudun, Châtellerault et Mirebeau au XIII<sup>e</sup> siècle (*Commentationes humanarum litterarum* 87, 1988).

MILLET H./POULLE E., Le vote de la soustraction d'obédience en 1398 1 (1988).

GASPARRI F., Introduction à l'histoire de l'écriture (1994).

Recueil de paléographie normande, éd. L. LE ROC'H MORGÈRE (1995).

Album de manuscrits français du XIII<sup>e</sup> siècle. Mise en page et mise en texte (IRHT, 2001).

### 2.6.2 France: cursives modernes

SAMARAN Ch., Note pour servir au déchiffrement de la cursive gothique de la fin du XV<sup>e</sup> à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, in: *Le Moyen Age* 2<sup>e</sup> s. 24 (1922) p. 95–106.

POULLE E., Paléographie des écritures cursives en France du XV<sup>e</sup> au XVII<sup>e</sup> siècle (1966).

SAMARAN Ch., Cursives françaises des XV<sup>e</sup>, XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles, in: *Journal des savants* (1967) p. 123–153.

AUDISIO G./BONNOT-RAMBAUD I., Lire le français d'hier. Manuel de paléographie moderne, XV<sup>e</sup>–XVIII<sup>e</sup> siècle (1991, <sup>3</sup>2001).

### 2.6.3 Belgique et Pays-Bas

REUSENS E. H. J., Éléments de paléographie (1899, réimpr. 1963).

NÉLIS H., De l'influence de la minuscule romaine sur l'écriture au XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècle en Belgique, in: *Bulletin de l'Institut historique belge de Rome* 3 (1924) p. 5–30.

STIENNON J., L'écriture diplomatique dans le diocèse de Liège du XI<sup>e</sup> au milieu du XIII<sup>e</sup> siècle. Reflet d'une civilisation (1960).

GOUW J. L. van der, Oud schrift (*Archivistica* 3, 1963, <sup>2</sup>1978).

STIENNON J., Paléographie du Moyen Age, collab. G. HASENOHR (1973, <sup>3</sup>1999).

- DEKKER C./BAETENS R./MAARSCHALKERWEERD-DECHAMPS S., *Album palaeographicum XVII Provinciarum* (1992).
- BURGERS J. W. J., *De paleografie van de documentaire bronnen in Holland en Zeeland in de dertiende eeuw* (*Schrift en schriftdragers in de Nederlanden in de Middeleeuwen* 1, 1995).

## 2.7 Grande-Bretagne

- PALAEOGRAPHICAL SOCIETY/NEW PALAEOGRAPHICAL SOCIETY, *Facsimiles of manuscripts and inscriptions* (1873–1932).
- JOHNSON Ch./JENKINSON H., *English court hand AD 1060 to 1500* (1915, réimpr. 1967).
- JENKINSON H., *The later court hands in England, from the 15th to the 17th century* (1927, réimpr. 1969).
- DENHOLM-YOUNG N., *Handwriting in England and Wales* (1954).
- BISHOP T. A. M./CHAPLAIS P., *Facsimiles of English royal writs to AD 1100* (1957).
- HECTOR L. C., *The handwriting of English documents* (1958, <sup>2</sup>1966).
- BISHOP T. A. M., *Scriptores regis. Facsimiles to identify and illustrate the hands of royal scribes in original charters of Henry I, Stephen, and Henry II* (1961).
- PARKES M. B., *English cursive book hands 1250–1500* (1969, <sup>2</sup>1979).
- CHAPLAIS P., *English royal documents. King John-Henry VI, 1199–1461* (1971).
- RYCRAFT A., *English mediaeval handwriting* (<sup>3</sup>1973).
- SIMPSON G. G., *Scottish handwriting 1150–1650. An introduction to the reading of documents* (1973, <sup>2</sup>1986).
- CHAPLAIS P., *English mediaeval diplomatic practice 2: Plates* (1975).
- PRESTON J. F./YEANDLE L., *English handwriting 1400–1650. An introductory manual* (1992, réimpr. 1999).

## 2.8 Scandinavie

- JANSSON S. O., *Latinska alfabetets utveckling i medeltida svensk brevskrift. De enskilda bokstävernes historia* [*Développement de l'alphabet latin dans l'écriture documentaire suédoise du Moyen Age. Histoire des lettres individuelles*], in: *Acta philologica Scandinavica* 22 (1954) p. 81–147; *sommaire* in: *Un secolo di paleografia e diplomatica* [1] p. 297–298.

### 3. Interprétations et problèmes

#### 3.1. Perspectives générales

- WATTENBACH W., *Das Schriftwesen im Mittelalter* (<sup>3</sup>1896, réimpr. 1958).
- FICHTENAU H., *Mensch und Schrift im Mittelalter* (1946).
- CENCETTI G., *Vecchi e nuovi orientamenti nello studio della paleografia latina*, in: *La Bibliofilia* 50 (1948) p. 5–23; rééd. in: ID., *Scritti* [2.4.2.] p. 23–45.
- MARICHAL R., *L'écriture latine et la civilisation occidentale du I<sup>er</sup> au XVI<sup>e</sup> siècle*, in: *L'écriture et la psychologie des peuples*, éd. M. COHEN/J. SAINTE FARE GARNOT (1963) p. 199–247.
- PETRUCCI A., *Funzione della scrittura e terminologia paleografica*, in: *Palaeographica, diplomatica et archivistica. Studi in onore di Giulio Battelli* 1 (1979) p. 3–30.
- MALLON J., *Qu'est-ce que la paléographie?* in: *Paläographie 1981. Colloquium des Comité international de paléographie, München, 1981*, éd. G. SILAGI (*Münchener Beiträge zur Mediävistik und Renaissance-Forschung* 32, 1982) p. 47–52.
- RÜCK P., *Fachgebiet Historische Hilfswissenschaften. Ausgewählte Aufsätze*, éd. E. EISENLOHR/P. WORM (*Elementa diplomatica* 9, 2000).
- SMITH M. H., *Pour une préhistoire des écritures modernes*, in: *Gazette du livre médiéval* 40 (2002) p. 1–13.
- FRAY J.-L., *L'histoire de l'art et l'histoire culturelle à la découverte de la dimension de l'espace. Quelques réflexions à partir d'exemples récents (France et Allemagne)*, in: *Les échanges culturels au Moyen Age. XXXII<sup>e</sup> congrès de la SHMES, Univ. du Littoral-Côte d'Opale, 2001* (2003) p. 303–312.

#### 3.2 L'écriture et l'écrit

##### 3.2.1 Écriture et société

- BARTOLI LANGELI A., *Ancora su paleografia e storia della scrittura. A proposito di un convegno perugino*, in: *Scrittura e civiltà* 2 (1978) p. 275–294.
- CLANCHY M. T., *From memory to written record. England 1066–1307* (1979, <sup>2</sup>1993, réimpr. 1999).
- CARDONA G. R., *Antropologia della scrittura* (1981).
- BARTOLI LANGELI A., *Storia dell'alfabetismo e storia della scrittura. Questioni di metodo*, in: *Annali della Facoltà di Lettere e Filosofia (Perugia)* 2: *Studi storico-antropologici* 26 (1988–1989) p. 215–237.

- MARTIN H.-J., *Histoire et pouvoirs de l'écrit* (1988, <sup>2</sup>1996).
- Pragmatische Schriftlichkeit im Mittelalter. Erscheinungsformen und Entwicklungsstufen. Akten des internationalen Kolloquiums*, 1989, éd. H. KELLER/K. GRUBMÜLLER/N. STAUBACH (Münstersche Mittelalter-Schriften 65, 1992).
- Pratiques de la culture écrite en France au XV<sup>e</sup> siècle. Actes du colloque international du CNRS, Paris, 1992*, éd. M. ORNATO/N. PONS (Textes et études du Moyen Age 2, 1995).
- Pragmatic literacy, East and West 1200–1300. [17<sup>e</sup> Congrès international des sciences historiques, Madrid, 1990]*, éd. R. BRITNELL (1997).
- New approaches to medieval communication*, éd. M. MOSTERT (Utrecht studies in medieval literacy 1, 1999).
- Schriftlichkeit und Lebenspraxis im Mittelalter. Erfassen, Bewahren, Verändern. Akten des internationalen Kolloquiums*, 1995, éd. H. KELLER/C. MEIER/T. SCHARFF (Münstersche Mittelalter-Schriften 76, 1999).
- Charters and the use of the written word in medieval society*, éd. K. HEIDECCKER (Utrecht studies in medieval literacy 5, 2000).
- Pragmatische Dimensionen mittelalterlicher Schriftkultur. Akten des internationalen Kolloquiums*, 1999, éd. C. MEIER et al. (Münstersche Mittelalter-Schriften 79, 2002).
- Vom Nutzen des Schreibens. Soziales Gedächtnis, Herrschaft und Besitz im Mittelalter*, éd. W. POHL/P. HEROLD (Österreichische Akademie der Wissenschaften, phil.-hist. Kl., Denkschriften 306, 2002).

### 3.2.2 Quelques perspectives sémiologiques

- MORISON S., *Politics and script. Aspects of authority and freedom in the development of Graeco-Latin script from the 6th cent. B.C. to the 20th cent. A.D. The Lyell Lectures, 1957*, éd. N. BARKER (1972, réimpr. 2000).
- D'HAENENS A., *Pour une sémiologie paléographique et une histoire de l'écriture*, in: *Scriptorium* 29 (1975) p. 175–198.
- RUIZ GARCÍA E., *Hacia una semiología de la escritura* (Biblioteca del libro 10, 1992).
- HARRIS R., *Rethinking writing* (2000).

### 3.3 L'analyse des formes

- FINK-ERRERA G., *Contribution de la macrophotographie à la conception d'une paléographie générale*, in: *Bulletin de la Société internationale pour l'étude de la philosophie médiévale* 4 (1962) p. 100–118.

- GILISSEN L., *L'expertise des écritures médiévales* (1973).
- POULLE E., [Compte rendu de GILISSEN, *L'expertise*], in: BECh 132 (1974) p. 101–110.
- Les techniques de laboratoire dans l'étude des manuscrits. [Colloque] CNRS, Paris, 1972 (1974).
- GARAND M.-C./ETCHEVERRY F., *Analyse d'écritures et macrophotographie. Les manuscrits originaux de Guibert de Nogent*, in: *Codices manuscripti* 4 (1975) p. 112–122.
- FRENZ Th., *Zur äußeren Form der Papsturkunden 1230–1530*, in: AfD 22 (1976) p. 347–375.
- BERGERON R./ORNATO E., *La lisibilité dans les manuscrits et les imprimés à la fin du Moyen Age. Préliminaires d'une recherche*, in: *Scrittura e civiltà* 14 (1990) p. 151–198; rééd. in: *La face cachée du livre médiéval. L'histoire du livre vue par Ezio Ornato, ses amis et ses collègues* (1997) p. 521–554.
- L'écriture. Le cerveau, l'œil et la main. Actes du colloque international du CNRS, Paris, Collège de France, 1988*, éd. C. SIRAT/J. IRIGOIN/E. POULLE (*Bibliologia* 10, 1990).
- CRETTEZ J.-P./LORETTE G., *Reconnaissance de l'écriture manuscrite*, in: *Les techniques de l'ingénieur. H. Traité d'informatique*, ch. H 1358 (1998) p. 1–15.
- Methoden der Schriftbeschreibung*. [Colloque, Marburg, 1990], éd. P. RÜCK (*Historische Hilfswissenschaften* 4, 1999).
- SMITH M. H., *Numérisation et paléographie*, in: *La numérisation des manuscrits médiévaux. Actes de la journée d'étude, Paris, 2000*, éd. É. LALOU (*Le médiéviste et l'ordinateur* 40, 2001) p. 9–16. <lemo.irht.cnrs.fr/40/mo40-03.htm>.

### 3.4 Qu'est-ce que la cursivité?

- POULLE E., [Compte rendu de STIENNON, *Paléographie*], in: BECh 131 (1973) p. 612–620.
- COSTAMAGNA G., *Paleografia latina. Comunicazione e tecnica scrittoria*, in: *Introduzione allo studio della storia* (1970) p. 395–440; rééd. in: ID., *Studi* [2.4.2] p. 123–198.
- KISELEVA, *Gotičeskiy kursiv* (1974) [2.3].
- POULLE, *La cursive gothique* (1982) [2.6.1].
- NOORDZIJ G., *The stroke of the pen. Fundamental aspects of western writing* (1982).
- COSTAMAGNA G., *Perché scriviamo così. Invito alla paleografia latina* (1987). <archivi.beniculturali.it/Biblioteca/IndexCostamagna.html>

- CASAMASSIMA E., *Tradizione corsiva e tradizione libraria nella scrittura latina del medioevo* (1988, réimpr. 1998).
- RÜCK P., *Ligatur und Isolierung. Bemerkungen zum kursiven Schreiben im Mittelalter*, in: *Aspekte von Schrift und Schriftlichkeit*, éd. J. BAURMANN/K. B. GÜNTHER/U. KNOOP (*Germanistische Linguistik* 93–94, 1988) p. 111–139; réed. in: ID., *Fachgebiet Historische Hilfswissenschaften* (2000) [3.1] p. 97–111.
- MASTRUZZO A., *Ductus, corsività, storia della scrittura. Alcune considerazioni*, in: *Scrittura e civiltà* 19 (1995) p. 403–464.
- GUMBERT J. P., *The pen and its movement. Some general and less general remarks*, in: *Gazette du livre médiéval* 40 (2002) p. 14–24.

### 3.5 Un chaînon manquant? Les tablettes de cire

- PETRUCCI A., *Le tavolette cerate fiorentine di casa Majorfi. Edizione, riproduzione e commento* (*Note e discussioni erudite* 10, 1965).
- MOSER E./KÜHN H., *Wachs als Beschreib- und Siegelstoff. Wachsschreibtafeln und ihre Verwendung*, in: R. BÜLL, *Vom Wachs. Hoechst Beiträge zur Kenntnis der Wachse I/9* (1968, réimpr. 1977) p. 785–894.
- GRASSMANN A., *Das Wachstafel-Notizbuch des mittelalterlichen Menschen*, in: *Zur Lebensweise in der Stadt um 1200*, éd. H. STEUER (*Zs. für Archäologie des Mittelalters. Beiheft* 4, 1986) p. 223–235.
- LALOU É., *Les tablettes de cire médiévales*, in: *BECh* 147 (1989) p. 123–140.
- Les tablettes à écrire de l'Antiquité à l'époque moderne*. [Colloque, CNRS, Paris, 1990], éd. É. LALOU (*Bibliologia* 12, 1992).
- DEGNI P., *Usi delle tavolette lignee e cerate nel mondo greco e romano* (*Ricerca papirologica* 4, 1998).
- LALOU É., *Les comptes sur tablettes de cire de Jean Sarrazin, chambellan de saint Louis* (*Monumenta palaeographica medii aevi. Series Gallica* 4, 2003).
- SMITH M. H., *De la cire au papyrus, de la cire au papier. Deux mutations de l'écriture?* in: *Gazette du livre médiéval* 43 (2003) p. 1–13.

### 3.6 Logiques du système graphique

- SPENCER H., *The visible word. Problems of legibility* (1968).
- IRIGOIN J., *De l'alpha à l'oméga. Quelques remarques sur l'évolution de l'écriture grecque*, in: *Scrittura e civiltà* 10 (1986) p. 7–19.
- IRIGOIN J., *L'alphabet grec et son geste, des origines au IX<sup>e</sup> siècle après J.-C.*, in: *L'écriture*, éd. SIRAT/POULLE/IRIGOIN (1990) [3.3] p. 299–305.
- SAENGER P., *Space between words. The origins of silent reading* (1997).

ANDRIEUX-REIX N./MONSONEGO S., *Écrire des phrases au Moyen Age. Matériaux et premières réflexions pour une étude des segments graphiques observés dans des manuscrits français médiévaux*, in: *Romania* 115 (1997) p. 289–336.

*Segments graphiques du français. Pratiques et normalisations dans l'histoire*, éd. N. ANDRIEUX-REIX/S. MONSONEGO (*Langue française* 119, sept. 1998).

### 3.7 Typologie et nomenclature

HAJNAL, *Vergleichende Schriftproben* (1943) [2.2].

LIEFTINCK G. I., *Pour une nomenclature de l'écriture livresque de la période dite gothique*, in: *Nomenclature des écritures livresques du IX<sup>e</sup> au XVI<sup>e</sup> siècle. Premier colloque international de paléographie latine*, Paris, 1953 (1954) p. 15–34.

BARTOLONI F., *Paleografia e critica testuale III: La nomenclatura delle scritture documentarie*, in: *Relazioni del X Congresso internazionale di scienze storiche* 1 (1955) p. 434–443.

GUMBERT J. P., *Die utrechter Kartäuser und ihre Bücher im frühen 15. Jh.* (1974).

GUMBERT J. P., *Nomenklatur als Gradnetz. Ein Versuch an spätmittelalterlichen Schriftformen*, in: *Codices manuscripti* 1 (1975) p. 122–125.

GUMBERT J. P., *A proposal for a Cartesian nomenclature*, in: *Essays presented to G. I. Lieftinck 4: Miniatures, scripts, collections (Litterae textuales* 4, 1976) p. 45–52.

BROWN M. P., *A Guide to western historical scripts from Antiquity to 1600* (1990, réimpr. 1993, 1999).

SPIEGEL J., *Vom Trecento I/II zum Typ A, B, C... Ein Versuch zu Terminologie und (computer-)graphischer Darstellung der Urkundenschrift des 14. Jh.*, in: *ZBLG* 55 (1992) p. 65–76.

OVERGAAUW E., *Die Nomenklatur der gotischen Schriftarten bei der Katalogisierung von spätmittelalterlichen Hss.*, in: *Codices manuscripti* 17 (1994) p. 100–106.

DEROLEZ A., *The palaeography of Gothic manuscript books from the 12th to the early 16th century* (2003).

### 3.8 Enseignement de l'écriture

STEINBERG S. H., *The medieval writing master*, in: *The Library* 4<sup>e</sup> s. 22 (1941) p. 1–24.

STEINBERG S. H., *A hand list of specimens of medieval writing masters*, in: *The Library* 4<sup>e</sup> s. 23 (1942–1943) p. 191–194.



HAJNAL, L'enseignement (1954) [2.2].

STEINMANN M., Ein mittelalterliches Schriftmusterblatt, in: AfD 21 (1975) p. 450–458.

SPILLING H., Schreibkünste des späten Mittelalters, in: Codices manuscripti 4 (1978) p. 97–117.

GASPARRI F., Note sur l'enseignement de l'écriture aux XV<sup>e</sup>–XVI<sup>e</sup> siècles. A propos d'un nouveau placard du XVI<sup>e</sup> siècle découvert à la Bibl. nationale, in: Scrittura e civiltà 2 (1978) p. 245–261.

GASPARRI F., L'enseignement de l'écriture à la fin du Moyen Age. A propos du «Tractatus in omnem modum scribendi», ms. 76 de Kremsmünster, in: Scrittura e civiltà 3 (1979) p. 243–265.

GASPARRI F., Enseignement et techniques de l'écriture du Moyen Age à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, in: Scrittura e civiltà 7 (1983) p. 201–222.

GASPARRI F., L'écriture usuelle [2.6.1].

HOFFMANN F., Vzorník gotického písma z 15. století [Spécimen d'écriture gothique du XV<sup>e</sup> siècle], in: Studie o rukopisech 31 (1995–1996) p. 27–34.

CRIBIORE R., Writing, teachers, and students in Graeco-Roman Egypt (American studies in papyrology, 36, 1996).

